

L'apôtre Thomas et le christianisme en Asie

recherches historiques et actualité

Editions de l'AED
en collaboration avec EEChO

2013

© Aide à l'Église en Détresse (AED)

www.aed-france.org

n° ISBN : 2-905287-31-4

juin 2013

Illustration : reprise d'une icône de St Thomas, de l'Église malankare
(texte rétabli en araméen et en écriture araméenne d'empire
[aujourd'hui appelée hébreu carré] : *Mon Seigneur et mon Dieu*)

Ces contributions résultent du colloque qui s'est tenu les 30 novembre et 1^{er} décembre 2012 à Paris, intitulé *Sur les pas de saint Thomas en Irak, Iran, Inde, Chine - Quand l'Orient découvre la Lumière*. Cette rencontre internationale – une première mondiale – a réuni les recherches les plus récentes et novatrices auxquelles se sont ajoutés les témoignages de continuateurs actuels du travail de cet Apôtre. Elle est le fruit de la collaboration entre l'Aide à l'Eglise en Détresse (AED), et l'association *Enjeux de l'Étude du Christianisme des Origines* (EEChO).

Ont contribué à cet ouvrage (par ordre alphabétique) :

Première partie : état des recherches en cours

- P. Jean Charbonnier** MEP, sinologue dont les nombreuses publications font autorité, notamment son *Histoire des chrétiens de Chine* (1992), chevalier de la Légion d'Honneur, il dirige le « Service Chine » des MEP à Paris.
- P. Frédéric Guigain**, de l'Église maronite, spécialiste des traditions orales syro-araméennes, auteur des tomes d'*Exégèse d'oralité* et de la traduction des évangiles faites sur l'araméen (2012 - 2013).
- M. Xin-Lin He**, licencié en droit de l'Université Sun Yat-Sen de Canton et de Lyon III, jeune docteur en sciences juridiques et sociales de Paris I, passionné par les mondes antiques gréco-romain et chinois, et partie prenante aux recherches.
- Don Régis Moreau**, prêtre de la Communauté saint Martin, théologien (doctorat à Rome), chercheur et directeur des études au séminaire de la communauté.
- M. Pierre Perrier**, membre de l'Académie des Sciences, spécialiste mondialement reconnu en mécanique des fluides, en lien depuis sa jeunesse avec l'Eglise d'Irak, il est l'auteur, avec Mgr Francis Alichoran, du *Missel chaldéen* en usage dans les pays francophones et de nombreuses études relatives au christianisme des origines à la lumière des traditions assyro-chaldéennes.
- Mme Ilaria Ramelli**, spécialiste de référence mondiale en littérature et pensée chrétienne latine classique, professeur à l'Université Catholique de Milan et à la Durham University (G-B), auteur de nombreux livres souvent traduits en

américain, dont le dernier est *Gli Apostoli in India nella Patristica e nella letteratura sanscrita* (2011).

M. Maxime Yevadian, historien, président de *Sources d'Arménie*, chercheur membre de l'Association Internationale d'Études Arméniennes, enseignant à l'Université catholique de Lyon, est l'auteur notamment de *La christianisation de l'Arménie* (2008).

Seconde partie :
réflexions sur l'actualité du travail apostolique de l'Apôtre Thomas

- P. Georges Colomb**, supérieur général des Missions Étrangères de Paris (MEP) depuis 2010, spécialiste de la Chine où il a été professeur dans plusieurs universités.
- P. Anis Hanna op**, diplômé en littérature arabe et anglaise de l'Université de Mossoul et en théologie (France), ancien professeur au Babel College de Bagdad (aujourd'hui en ruine), spécialiste des questions islamo-syro-chaldéennes.
- P. Pierre Humblot sdv**, au service du diocèse de Téhéran depuis 43 ans, prêtre du Prado, fondateur de l'ex-Centre Saint Jean qui a traduit 250 livres en persan, au service des Iraniens en Europe depuis son exil forcé en 2010.
- Mgr George Palliparambil sdb**, évêque du diocèse de Miao (Arunachal Pradesh, extrême nord-est de l'Inde).

Table ronde

Direction de la publication : P. Edouard-M. Gallez fj

Sont également intervenus lors du Colloque : Mgr Savio Hon Tai Fai sdb, secrétaire de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples (Rome), et le P. Jiphy-Francis Mekkattukulam, de l'Église syro-malabare, directeur de l'Institut de théologie et professeur de patrologie au Grand Séminaire Mary Matha de Trichur (Kerala, Inde).

Le Catholikos arménien Sahak III Dzoroporetsi et l'Église de Chine *

Maxime Yevadian

Dédié au Professeur Nina Garsoïan pour son 90^{ème} anniversaire

Titulaire de la chaire d'études arméniennes de Columbia University,

Nina Garsoïan a consacré sa vie à l'étude de l'Arménie paléochrétienne.

Dans le processus de réévaluation du contexte historique éclairant la venue du christianisme en Chine à l'époque apostolique, il faut présenter un certain nombre d'éléments liés à la place de l'Arménie dans le monde antique et médiéval. Ils complètent la réattribution aux chrétiens de la frise de Kong Wang Shan et l'étude des documents archéologiques de Lianyungang, de vestiges trouvés ailleurs - notamment le miroir à mantra, provenant très probablement de Peng Cheng-Xuzhou ¹— et, sous un autre angle, des archives du P. Martin Yen. La base de cette démarche a été un nouvel examen du processus de christianisation de l'Arménie ². En effet, un examen des sources, réunies systématiquement en corpus, donne une dimension nouvelle à ce processus.

* Nous tenons à remercier Pierre Perrier qui nous a confié un exemplaire des Archives du Père Martin Yen, dont la lecture est à l'origine de cette étude. Mais aussi Don Régis Moreau et Jacques Grange des Rattes pour les éclaircissements sur l'histoire du christianisme en Chine et la lecture des sources chinoises (la saisie des idéogrammes de cet article est le fait du premier). La réflexion sur la route de la soie doit beaucoup à Yves Toman, ancien Professeur d'Histoire Antique à Lyon II, avec lequel nous avons longuement échangé sur ce circuit économique, ainsi qu'à l'aide des Pères Garabed Haroutounian et Sahak Gharibyan pour les sources en arménien classique. Enfin, nous avons profité pour la relecture des épreuves successives de cette étude de la sollicitude d'Agnès de Tristan, du Père Édouard Marie Gallez et de Véronique Grosjean.

¹ [Ndlr] Voir page 13.

² Notre étude sur la christianisation de l'Arménie a été publiée en deux volumes, sur les trois prévus : Yevadian Maxime, *Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources, I La genèse de l'Église d'Arménie*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, n° 1 », 2007, 288 pages, Préface d'Abraham Terian (abrégé en Yevadian, 2007) et idem, Yevadian Maxime, *Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources, II, L'œuvre de saint Grégoire l'Illuminateur*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 2 » 2008, 540 pages,

Il n'est pas possible de rendre ici la totalité de cet examen, dont certains points de détail doivent encore être précisés. Les deux parties de cet article se limiteront à donner un premier état de question. D'abord, il faut faire le point des relations entre l'Arménie et la Chine, sur la base de la bibliographie actuelle et des sources publiées jusqu'au seuil de la conquête islamique. Ensuite, nous pourrions nous concentrer sur l'analyse d'une source pour prouver l'orthodoxie voire l'apostolicité (?) de l'église de Chine, le *Discours* du Catholicos Sahak III.

Dès cette introduction, il convient de poser la question du statut des archives du Père Martin Yen, dont la bibliothèque a subi plusieurs fois des pertes et des destructions, comme le rappelle le P. Jean Charbonnier dans sa contribution³; le travail de redécouverte et de réattribution des perspectives ouvertes par cet érudit († 2009 en France) est encore en cours avec l'équipe chinoise. Le Père Yen était issu d'une lignée de Chinois lettrés et chrétiens existant depuis des siècles, encore au service du dernier empereur chinois, Pu Yi, en Mandchourie ; dans sa famille se transmettait la connaissance fine de dizaine de milliers d'idéogrammes du chinois ancien. Les sources issues des fonds mandarinaux qu'il a pu consulter sont tout à fait exceptionnelles, mais les documents réunis dans les quatre volumes d'archives ne sont pas des transcriptions d'actes originaux, mais leur interprétation *a posteriori* en France. Dans ce cas de figure, l'historien se trouve devant un dilemme : soit faire confiance raisonnablement aux travaux de ce grand érudit et donc évaluer au cas par cas ce qui peut être confirmé, ce qui est probable, et ce qui relève à ce jour de l'hypothèse, soit ne pas les utiliser lorsqu'ils ne sont pas confirmés par des sources historiques connues, ce qui réduit très largement leur portée. C'est le premier parti que nous avons retenu, et le lecteur sera naturellement juge de sa pertinence⁴.

Préface d'Hatchia Tamrazyan (ab. : Yevadian, 2008). Nous y renverrons constamment le lecteur pour précision qu'il ne nous a pas paru nécessaire de développer dans cet article.

³ [Ndlr] Voir page 115.

⁴ Le fonds des archives du Père Martin Yen a été intégralement photocopié et réuni en trois tomes et quatorze sections, ainsi désignées :

0 : documents personnels ;

1 à 6 : dossiers thématiques ;

B, Da, Dr, G, M et T : dossiers correspondants à des lettres envoyées à diverses personnes (désignées par l'initiale de leur nom) à propos de l'histoire chinoise ;

I- Esquisse des relations arméno-chinoises

Il nous a paru important d'analyser dans cette première partie les éléments qui permettent de constater une relation diversifiée entre le plateau arménien et la Chine, depuis l'Antiquité classique. Nous n'irons que jusqu'à la conquête islamique pour rester dans le cadre qui nous a été imparti ⁵.

L'Antiquité pré-chrétienne

La découverte du tapis de Pazyryk (sud des monts Altaï), oblige à constater une relation, au moins économique, voire culturelle, entre le plateau arménien et le massif de l'Oural aux V^e-IV^e siècle av. J.-C. ⁶. En effet, la technique de tissage comme de teinture, ainsi que les différents motifs, renvoient invariablement vers le monde arménien qui a une tradition textile millénaire ⁷.

La politique économique de Tigrane II le Grand

P : transcription des entretiens avec Pierre Perrier.

Un de ces quatre exemplaires nous a été confié pour étude. C'est d'après cet exemplaire que nous renvoyons à ses recherches. Nous abrégons le nom du fonds « Archives du Père Martin Yen » en APMY, suivi du numéro de section et de la page.

⁵ En dehors des quelques articles sur la question de l'origine des Mamigonian, cités à la note 31, la bibliographie sur cette question est très mince. Signalons toutefois un article en russe paru dans *Aniv*, 6 (45), 2012, p. 2-25 sur les travaux de Ruben Giney à ce jour par ailleurs inédits. Lors de notre rencontre avec lui nous avons pu constater le sérieux de ses recherches et attendons avec intérêt leur publication.

Nous avons volontairement omis de traiter de la question des circuits d'approvisionnement chinois en chenaux dans lesquels l'Arménie a pourtant toute sa place, mais ce problème complexe et important mérite une étude spécifique et de la découverte en Arménie d'objets chinois, conservés au Musée d'Histoire de l'Arménie qui nécessiterait chacun une étude spécifique.

⁶ Yevadian Maxime K., *Dentelles de pierre, d'étoffes, de parchemin et de métal, l'art des chrétiens de l'Arménie au Moyen Âge, la grammaire ornementale arménienne*, Lyon, Sources d'Arménie, 2006, 168 pages, Préface de Son Éminence Mgr Norvan Zakarian (ab.: Yevadian, 2006), p. 73-75 ; Gantzhorn Wolkmar, *Le tapis chrétien oriental*, Cologne, Tashen, 1991-1998, 532 pages ; Gayayan Haroutiun, *The armenian « Pazyryk » rug*, Edmonton (Canada), 1988, en arménien, 64 pages et Shürmann Ulrich, *Der Pazuruk. Seine Deutung und Herkunft*, New York-Mannheim, 1982, 48 pages.

⁷ Yevadian, 2006, p. 73-86.

Le premier moment qui met en relation de manière directe l'Arménie et la Chine doit être daté du début du règne de Tigrane II (95-55 av. J.-C.), ce souverain de la dynastie des Artaxiades qui était resté otage à la cour des Parthes jusqu'à près de quarante ans. Ayant eu largement le temps de connaître les mœurs parthes, où chaque avènement était l'occasion d'une lutte fratricide entre les prétendants, il chercha à garantir son royaume contre le puissant État des descendants d'Arsace⁸. Pour cela, il réalisa l'unité politique du plateau arménien et créa un glacis protecteur au Sud. Il alla jusqu'à prendre en 88 av. J.-C. le prestigieux titre de *Roi des Rois*, dominant l'Asie et disputant l'*hegemonia* à Rome.

Par une vigoureuse politique d'expansion, il conquiert progressivement un puissant empire allant de la mer Caspienne à la Méditerranée. Tigrane II amena le royaume de Grande-Arménie au sommet de sa puissance. Le royaume de Syrie ayant besoin d'un roi, les habitants des cités, fait exceptionnel, lui proposèrent la couronne. Régnant sur Antioche et les débouchés méditerranéens des routes de la soie, il chercha alors à réorganiser le commerce des caravanes des Arabes de Syrie pour en faire des acteurs du commerce international vers l'Inde et la Chine. C'est à ce moment qu'il faut placer l'un des principaux apports des archives du père Martin Yen.

Celui-ci affirme en effet, qu'en 93, l'empereur Han Wudi (140 - 90 av. J.-C.) envoya le général Gon Jeng explorer la route terrestre de la soie, traversant l'Iran pour aller jusqu'à Antioche de Syrie⁹. Une seconde expédition, dirigée par Kien Ien, alla jusqu'en Arménie en contournant par le nord la mer Caspienne et en relevant des exploitations de mines d'or¹⁰. Le même personnage est aussi appelé Kaï, à moins qu'il ne s'agisse d'un deuxième général¹¹. La route du

⁸ Sur les aspects généraux du règne voir Manantian Hagop, *Tigrane II et Rome, nouveaux éclaircissements à la lumière des sources originales*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1963, X + 226 pages ou Manassérien Rouben, *Tigrane le Grand, la lutte de l'Arménie contre Rome et le royaume parthe*, Erevan, Lousakn, 2007, 260 pages, en arménien.

⁹ APMY I, 31, cette information ne se retrouve pas dans les travaux consultés, cf. Boulnois Lucette, *La Route de la soie, Dieux, guerriers et marchands*, Genève, Olizane, 2001, 558 pages (ab : Boulnois, 2001), p. 45-62 ni dans Robert Jean-Noël, *De Rome à la Chine, Sur les Routes de la Soie au temps des Césars*, Paris, Les Belles Lettres, 1993 (3e tirage en 2004), 390 pages.

¹⁰ APMY III, 92, mines attestées notamment par Strabon.

¹¹ APMY P, 4.

nord, que l'on appelle, à la suite de René Grousset, la « route des steppes » établit des relations directes entre la Chine et l'Arménie. Les trois voyages à but diplomatique de Zhang Qian entre 138 et 105 av. J.-C. sont bien connus, il ne nous a pas été possible d'identifier ceux dont parle le Père Yen, mais il faut signaler qu'il y a une période (jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère) où les sources chinoises éditées et traduites en Occident ne parlent plus d'expéditions vers l'Ouest ¹².

Une confirmation de l'ouverture de la « route des steppes » sous le règne de Tigrane II semble nous être donnée par une série d'émission monétaire de ce souverain et de son successeur, Artavasdes II (55-30 av. J.-C.), en caractères araméens. En effet, le monnayage du royaume de Grande-Arménie, comme celui des autres royaumes de l'âge hellénistique (y compris le royaume parthe) avait invariablement des légendes écrites en grec. Or, la découverte, il y a peu, et encore largement inédite, d'une série de six monnaies, aux légendes en caractères araméens, pose question. Ces monnaies pourraient avoir été émises pour faciliter le commerce au long cours en Asie (épices de l'Inde et soie de Chine), dont l'araméen d'Empire était la *lingua franca*.

Les trois routes

Il n'est peut être pas inutile de rappeler ici que ce que l'on appelle généralement la route de la soie consiste, en fait, en trois ensembles d'itinéraires distincts. Les principales routes partaient de Chang'an (Xi'an), depuis les Han, soit 206 av. J.-C, jusqu'à la fin des Tang en 904 ap. J.-C., avec des périodes d'interruption ¹³. Sur le territoire de la Chine des Han (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.), il y avait, pour toutes les routes terrestres, une station-relais tous les quinze à vingt kilomètres ¹⁴. Sur la route, il est possible de mentionner les villes chinoises de Dun-huang, Zhang-Xié ou Wû-wéi.

La *route centrale* est la plus connue. Il s'agit d'une route terrestre transcontinentale qui traversait les hautes montagnes du Pamir par des cols de haute altitude, dont deux à plus de 5 000 mètres. Cette route obligeait à transférer deux fois les marchandises pour utiliser des bêtes qui pouvaient monter aussi haut en portant des charges. Cette route, qui faisait du royaume

¹² Boulnois, 2001, p. 45-62 et 77-89.

¹³ Boulnois, 2001, p. 48-49.

¹⁴ APMY I, 31.

parthe un intermédiaire obligé entre la Chine et le littoral méditerranéen d'Antioche de Syrie, était finalement mal commode du fait de son passage à de hautes altitudes. Elle fut coupée au moment de la conquête des Yué-Tché du Pamir dès 20 de notre ère, puis par leur successeur les Koushans.

Il y avait, ensuite, la *route maritime* fondée par Hai-phan, qui passait par la future Saigon ¹⁵, contournant l'Inde, puis traversant la mer Rouge jusqu'à Alexandrie d'Égypte. À partir du II^e siècle avant J.-C., cette route fut maîtrisée par les Grecs d'un côté, les Indiens puis les Chinois de l'autre. Elle était tributaire de la mousson dont seuls les vents permettaient la navigation et elle représentait un danger permanent de naufrage pour les embarcations, de pourriture pour les marchandises ¹⁶.

La *route septentrionale*, enfin, appelée « route des steppes », passait par le nord de la Caspienne. Ouverte durant les mois d'hiver, elle débouchait en Grande-Arménie. Cette route permettait d'accéder directement aux foires de la capitale du royaume de Grande-Arménie, Artaxata ¹⁷. Elle est surtout la seule à être aisément praticable, puisque aucun col n'est supérieur à 1 500 mètres. Cette route dut par conséquent drainer une part tout à fait notable du commerce des marchandises chinoises. Durant l'hiver, le sol gelé formait un terrain praticable et les cours d'eau offraient des sentiers sûrs alors que, durant l'été, le dégel rendait cet itinéraire impraticable. Les caravanes devaient donc arriver en Arménie avant le dégel. C'est dans ce contexte que l'on peut interpréter un passage du géographe grec Strabon, contemporain de l'empereur Auguste, qui, jusque là, n'avait pas été expliqué de manière satisfaisante :

« Dans les provinces les plus septentrionales de l'Arménie, il tombe une énorme quantité de neige, par suite apparemment du voisinage de la chaîne du Caucase, de l'Ibérie et de la Colchide, et il n'est pas rare, à ce qu'on assure, que des caravanes entières y soient surprises dans les cols ou défilés des montagnes par de véritables avalanches de neige sous lesquelles elles demeurent ensevelies. Seulement, en prévision de ce danger, tous les voyageurs ont soin, dit-on, de se munir de longs bâtons [qu'] ils n'auraient, en cas d'accident, qu'à hausser au niveau des couches supérieures de neige pour donner accès à l'air respirable et pour avertir ceux qui viendraient à

¹⁵ APMY III, 101.

¹⁶ Boulnois, 2001, p. 129-136.

¹⁷ Confirmation de ce point dans Boulnois, 2001, p. 251.

passer après eux, lesquels ne manqueraient pas de leur venir en aide et de leur sauver la vie en les retirant de dessous l'avalanche¹⁸. »

Les neiges des régions septentrionales du plateau arménien étaient particulièrement sujettes à des avalanches au moment des premières chutes ou de la fonte à la fin de l'hiver. Et le passage dont il s'agit doit sans doute se rapporter à des caravanes venues de Chine, arrivées tardivement sur le plateau arménien, au début du printemps.

Prédication des apôtres Barthélemy et Thomas

L'existence de ces trois routes de la soie est aussi un élément explicatif pour comprendre la dispersion apostolique vers l'est du monde. Le deuxième chapitre des *Actes d'André* présente, selon notre analyse¹⁹, la version la plus complète de la division du monde entre les apôtres :

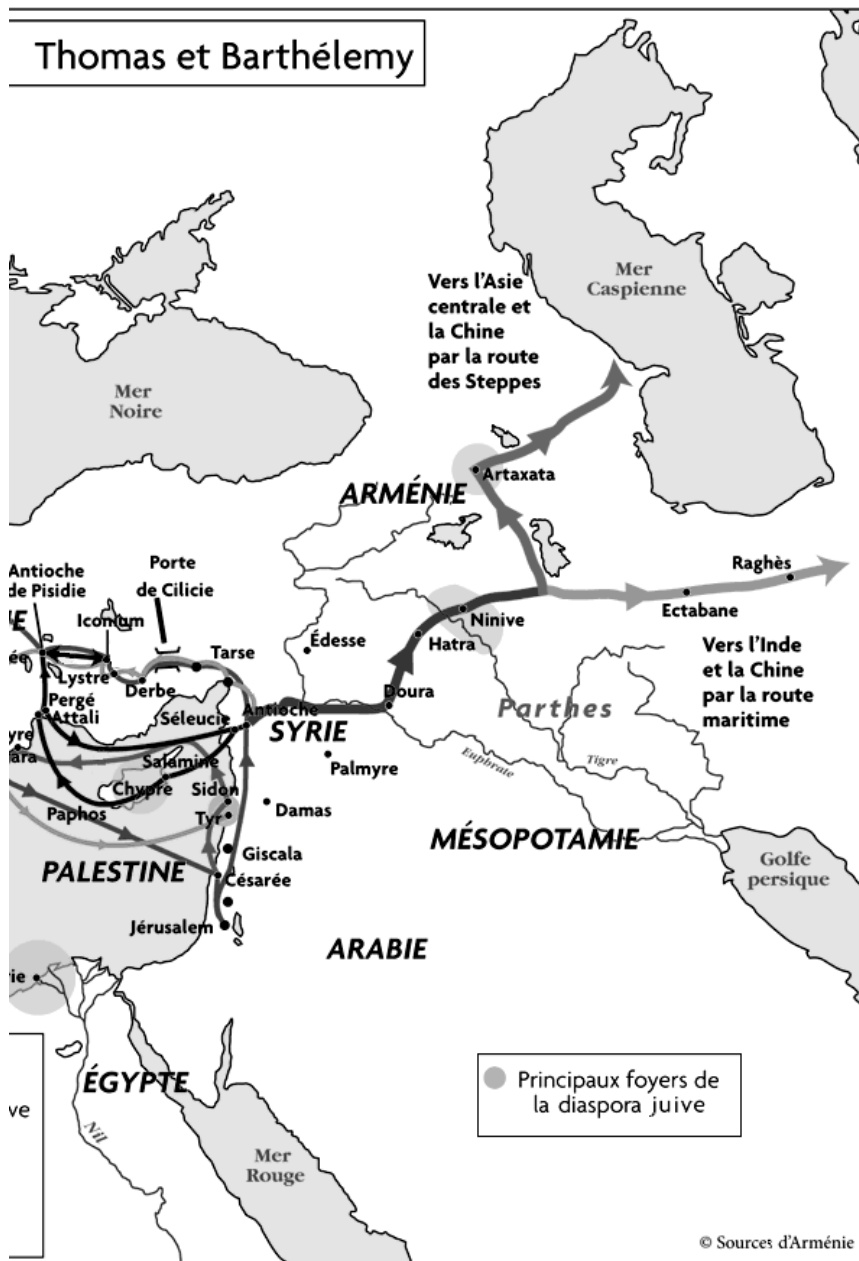
« Ils se levèrent et tirèrent au sort pour savoir qui devait aller porter la bonne parole et où et quel peuple leur serait dévolu. Pierre eut pour lot la zone côtière, Jacques et Jean la zone orientale, Philippe les villes de Samarie et l'Asie, Barthélemy Albanopolis, Matthieu la Parthie et la ville de Murménide, Thomas la Grande-Arménie et l'Inde, Lebée et Thaddée la Béronicide, Simon le Cananéen la Barbarie, après qu'ils eurent tous obtenu par le sort un lot, André reçut la Bythinie, la Lacédémonie et l'Achaïe²⁰. »

¹⁸ Strabon, *Géographie*, XI, XIV, 4 : « Ἔστι δὲ καὶ ἡ Φαυγνὴ τῆς Ἀρμενίας ἐπαρχία καὶ ἡ Κομισσηνὴ καὶ Ὀρχιστηνὴ πλείστην ἱππείαν παρέχουσα· ἡ δὲ Χορζηνὴ καὶ Καμβυστηνὴ προσβορρόταται εἰσι καὶ υφ' ὧν μάλιστα, συνάπτουσαι τοῖς Καυκασίοις ὄρεσι καὶ τῇ Ἰβηρίᾳ καὶ τῇ Κολχίδι· ὅπου φασὶ κατὰ τὰς ὑπερβολὰς τῶν ὁρῶν πολλάκις καὶ συνοδίας ὅλας ἐν τῇ χιόνι καταπίνεσθαι υφ' ἐτῶν γινομένων ἐπὶ πλεόν· ἔχειν δὲ καὶ βακτηρίας πρὸς τοὺς τοιούτους κινδύνους, [ἀς] παρεξάιροντας εἰς τὴν ἐπιφάνειαν ἀναπνοῆς τε χάριν καὶ τοῦ διαμνηνέειν τοῖς ἐπιούσιν ὥστε βοηθείας τυγχάνειν, ἀνορύττεσθαι καὶ σώζεσθαι. », éd.-trad. Lassère François, Paris, Les Belles lettres, « Collection des Universités de France », 1981, 254 pages, p.122.

¹⁹ Yevadian, 2007, p. 142-147.

²⁰ *Acta Andreae*, 2 : « Καὶ ἀναστάντες ἔβαλον κλήρους τίς ποῦ ἀπέλθῃ καὶ ὁποῖον ἔθνος περιποιήσεται αὐτῶν. Καὶ ἐκκληπῶν Πέτρος τὴν περιτομήν· Ἰάκωβος καὶ Ἰωάννης τὴν ἀνατολήν· Φίλιππος τὰς πόλεις τῆς Σαμαρείας καὶ τὴν Ἀσίαν· Βαρθολομαῖος τῆς Ἀλβανόπολιν· Ματθαῖος τὴν Παρθίαν καὶ Μυρμηνίδα πόλιν· Θωμᾶς τὴν μεγάλην Ἀρμένίαν καὶ τὴν Ἰνδικὴν χώραν· Λεβαῖος ὁ καὶ Θαδδαῖος τὴν Βερονικίδα· Σίμων ὁ Κανανίτης τὴν Βαρβαρίαν μετὰ τοὺς πάντας· ἔλαχεν καὶ τὸν Ἀνδρέαν ἡ Βιθυνία καὶ ἡ Λακεδαιμονία καὶ Ἀχαΐα. », éd.-trad. Prieur Jean-Marc, 2 Vols., Turnhout, Brepols, « Corpus Christianorum. Series Apocryphorum 5 et 6 », 1989, 848 pages, p.685.





L'apôtre Thomas reçut le monde parthe (auquel l'Arménie fut intégrée en 66 de notre ère, cf. supra) et l'Asie. Il fut envoyé avec Barthélemy en Orient.

Ces deux apôtres durent se séparer quand ils comprirent que la route centrale était coupée par les Koushans. Thomas partit vers le sud pour emprunter la route maritime vers l'Inde puis la Chine. C'est ce que semble confirmer la découverte de Kong Wang Shan, information que la tradition arménienne a conservée dans le *haysmavouk* (synaxaire), où l'itinéraire de l'apôtre est ainsi présenté :

« Le bienheureux Thomas prêcha aux Parthes et aux Mèdes, aux Perses et aux Kirmans, aux Bactriates et aux Mages et jusqu'en Chine, opérant partout des miracles et des prodiges au nom de Christ, convertissant beaucoup de gens à la vraie foi, établissant des églises en plusieurs pays et des ministres pour le culte ²¹. »

Barthélemy, lui, dut chercher à contourner l'obstacle des Koushans en empruntant la route du nord. Il passa probablement par l'Arménie où son action évangélisatrice est rapportée par des sources de tout le monde chrétien ²². Il fut probablement mis à mort à *Albanopolis*, une ville au sud de la chaîne du Caucase ²³. Or, cette place était l'une des dernières étapes avant de contourner le Caucase par le sud, dans la plaine littorale de la Caspienne. C'est là qu'il dut être martyrisé, alors qu'il envisageait de s'engager plus avant sur la route des steppes.

²¹ Le synaxaire arménien de Ter Israel, V, 3, (29) : « Իսկ ինքն երանելին թովմաս քարոզեաց Պարթեւաց եւ Մարաց՝ Պարսից եւ Կրմանաց, Բակտրիացւոց եւ Մոգուց՝ մինչեւ ի Սինէացիս, ընդ ամենայն տեղիս առնելով նշանս եւ սքանչելիս անուամբն Քրիստոսի եւ դարձուցանելով զբազումս ի հաւատս ճշմարտութեան, հաստատելով եկեղեցիս եւ կարգելով պաշտօնեայս ի տեղիս տեղիս: », éd.-trad. Bayan G., Turnhout, Brepols, PO, XII vols, 1909-1930, 1910, V, 3, (29) p. 421, cf. Yevadian Maxime K., *Saint Grégoire d'Arménie Patron de Tallard*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 6* », 2011, 132 pages, p. 101-106.

²² La question de l'itinéraire de Barthélemy serait à reconsidérer si la réévaluation actuelle des *Actes de Thomas* se confirmait. Ce point reste donc ouvert.

²³ Dans notre étude de 2007, nous avons suivi l'interprétation traditionnelle sur la ville d'Albanopolis en la situant en Petite-Arménie, Yevadian, 2007, p. 222-224. Puis la réévaluation menée depuis l'analyse des Archives du Père Martin Yen nous a amenés à reconsidérer la question et à noter que l'historien grec Ptolémée mentionne les villes d'Albanopolis et d'Arabion citées dans les diverses sources dans le sud du Caucase. C'est ce qui nous amène à penser que c'est cette ville-là qui fut le lieu du martyre de l'apôtre.

Intégration de l'Arménie au monde parthe

Le fonctionnement de la route des steppes permettait de contourner le monde parthe qui perdait ainsi son rôle lucratif d'intermédiaire. La volonté des souverains parthes de conquérir l'Arménie doit aussi être analysée sous l'angle économique. Il est ainsi plus aisé de comprendre l'acharnement du roi Vologèse et de son jeune frère Tiridate I^{er} à vouloir conquérir ce royaume lorsque sa dynastie légitime (les Artaxiades) était au seuil de la disparition, entre 53 et 65 de notre ère. En effet après trois campagnes militaires, Tiridate conclut à Randhéia, en 66, un traité de paix avec le général romain Corbulon, qui réglait la succession sur le trône d'Arménie. Le souverain devenait un Parthe arsacide, mais il devait recevoir la confirmation de son pouvoir par l'empereur de Rome. Tiridate accepta d'aller à Rome pour faire confirmer ce traité par l'empereur Néron (54-68). Le biographe de Néron relate ce fait comme l'une des plus belles heures de son règne :

« On me reprocherait, dit-il, de ne pas citer, parmi les spectacles qu'il [Néron] donna, l'entrée triomphale de Tiridate à Rome. Il avait été fixé par un édit le jour où il devait présenter ce roi d'Arménie : comme le temps était couvert, il fit repousser la date. On rangea les cohortes armées autour des temples du forum ; lui [Néron] en habit de triomphateur, siégeait devant les rostrs sur un fauteuil curule entouré d'enseignes et d'étendards. Le roi gravit d'abord un praticable en plan incliné et vint s'agenouiller aux pieds de Néron : celui-ci l'accueillit, le releva d'un geste de la main droite, l'embrassa, puis, à sa prière, lui enleva sa tiare et le couronna d'un diadème, tandis qu'un homme de rang prétorien traduisait les paroles du roi à haute voix pour la foule ; ensuite, il l'accompagna au théâtre et le plaça à côté de lui ²⁴. »

²⁴ Suétone, *Vie des douze Césars, Vie de Néron*, c. 13, 1 : « Non immerito inter spectacula ab eo edita et Tiridatis in urbem introitum rettulerim. Quem Armeniae regem magnis pollicitationibus sollicitatum, cum destinato per edictum die ostensurus populo propter nubilum distulisset, produxit quo opportunissime potuit, dispositis circa fori templa armatis cohortibus, curuli residens apud rostra triumphantis habitu inter signa militaria atque vexilla. 2 et primo per deuexum pulpitem subeuntem admisit ad genua adleuatum que dextra exosculatus est, dein precanti tiara[m] deducta[m] diadema inposuit, uerba supplicis interpretata praetorio uiro multitudini pronuntiante; perductum inde in theatrum ac rursus supplicantem iuxta se latere dextro conlocauit. Ob quae imperator consalutatus, laurea in Capitolium lata, lanum geminum clausit,

Une conséquence importante de cette prise de possession parthe du royaume de Grande-Arménie fut que les Parthes dominèrent le débouché de la route des steppes et purent donc rétablir leur monopole sur le transit de la soie chinoise, cf. supra.

L'origine de la dynastie des Mamikonian

Cette relation avec la Chine, à travers la route des steppes, est également de nature à fournir une possible explication à l'origine chinoise d'une ou plusieurs lignées arméniennes. En effet, les membres de la dynastie des Mamikonian comme celle des Orbélian, affirment être d'origine chinoise. L'historien arménien Moïse de Khorène, favorable à la dynastie des Bagratides, rapporte ainsi, dans le deuxième livre de son *Histoire d'Arménie* (V^e-VIII^e siècles), l'origine des Mamikonian, venus en Arménie à une date inconnue au début de l'ère chrétienne et que le « Père de l'histoire » arménienne attribue au III^e siècle :

« II, 81. À sa mort, Artachir, fils de Sassan, laisse le trône de Perse à son fils Chapour. On dit que, de son temps, l'ancêtre de la famille des Mamikonian vint du Nord-Est en Arménie, depuis un pays noble et important, le premier de toutes les nations septentrionales, je veux dire le pays des Tchèn, dont on raconte l'histoire suivante.

Dans les dernières années de la vie d'Artachir, il y avait un certain Arbok Tchèn-Bakour : c'est le titre qu'on donne au roi dans leur langue. Celui-ci avait deux frères de lait, nommés Beldokh et Mamgon, qui étaient de grands seigneurs. Comme Beldokh avait calomnié Mamgon, Arbok, roi des Tchèn, ordonna de tuer Mamgon. Ce dernier, ayant été averti, ne se rend pas à la convocation royale, mais il s'enfuit avec sa maisonnée et se réfugie auprès d'Artachir, roi de Perse. Arbok envoie des messagers pour le réclamer, mais comme Artachir ne veut rien entendre, le roi des Tchèn prépare la guerre contre lui. Juste à ce moment-là, Artachir meurt et Chapour devient roi.

Or, bien que Chapour refuse de remettre Mamgon aux mains de son souverain, il ne le laisse pas pour autant au pays des An²⁵, mais il

tamquam nullo residuo bello », éd.-trad. Ailloud Henri, III vols., Paris, Les Belles lettres, « Collection des Universités de France », 1967, II, p.161.

²⁵ Serait-ce le pays des Han ?

l'envoie avec toute sa maisonnée, comme exilé, auprès de ses gouverneurs en Arménie. Il mande au roi des Tchèn : « Veuille ne pas t'offenser que je n'aie pu livrer Mamgon entre tes mains, parce que mon père lui avait fait serment par la lumière du Soleil, mais pour ne pas te causer de trouble je l'ai chassé de mon pays, à l'extrémité de la terre, là où se couche le soleil - ce qui, pour lui, équivaut à la mort. Ainsi donc, qu'il n'y ait point de guerre entre toi et moi ! » Et, comme on dit que la nation des Tchèn est la plus pacifique de toutes celles qui habitent à la surface de la terre, leur roi accepte de faire la paix ; ce qui prouve bien que la nation des Tchèn est réellement éprise de paix et de vie.

Leur pays est merveilleux par l'abondance de toutes sortes de fruits; orné de plantes magnifiques, il abonde en safran, en paons et en soie. On y trouve une foule d'antilopes, d'animaux fantastiques et de ceux qu'on appelle les «ânes-chevreuils». Là-bas, dit-on, la nourriture du commun est faite de mets qui, chez nous, sont précieux et réservés à une minorité, le faisan, le cygne et autres plats semblables. En outre, ils disent ne pas savoir combien ils ont de pierres précieuses et de perles de très grande taille. Les vêtements les plus coûteux chez nous et que peu de gens peuvent porter sont chez eux des vêtements ordinaires. Je n'en dirai pas plus sur le pays des Tchèn.

Cependant Mamgon, venu contre son gré dans notre pays, s'y trouva à l'arrivée de Tiridate. Et il ne rentra pas avec l'armée des Perses, mais alla au-devant du roi avec toute sa maisonnée et de grands présents. Tiridate le reçut ; mais il ne le prit pas avec lui dans sa campagne contre le pays des Perses. Il lui accorda une place pour sa maisonnée et une allocation pour vivre ²⁶. »

²⁶ Histoire d'Arménie II, 81 : « Եթէ ուստի եւ զհարդ ազգ Մամիկոնէից:

Վախճանեալ Արտաշրի որդւոյ Սասանայ՝ Թողու զԹագաւորութիւնն Պարսից որդւոյ իւրում Շապհոյ: Ի սորա աւուրս ասեն եկեալ ի Հայս նախնի ազգին Մամիկոնէից յար եւ ելից հիւսիսականէն, ի քաջատոհմիկ եւ ի գլխաւոր աշխարհէ եւ ամենայն հիւսիսականաց ազգաց առաջին ասեմ իսկզձենացն. որ ունին զբոլոս աշտպիսիս: Յամս կատարման կենացն Արտաշրի, Արբոկ ոմն ձեն-բակուր, որպպէս ասի ի նոցա լեզու պատիւ Թագաւորութեան. սորա երկու դայեկորդիք, Բզբոխ եւ Մամգոն անուն կոչեցեալ, մեծ նախարարք: Եւ չարախօսեալ Բոլորիսայն զՄամգոնայն՝ հրամայեաց Թագաւորն ձենաց Արբոկ սպանանել զՄամգոնն: Զոր իմացեալ Մամգոնայն՝ ոչ գայ ի կոչն արքայի, այլ փախուցեալ աղիսիւ իւրով անկանիառ Արտաշրի Թագաւորն Պարսից: Եւ Արբոկ հրեչտակս առաքէ խնդրել զնա. եւ ի չլսելն Արտաշրի՝ պատերազմ ի վերայ նորա յօրինէ Թագաւորն ձենաց: Եւ

Il est possible que Mamgon soit un des officiers chinois envoyés pour escorter les caravanes de soie venues de Chine.

À ce propos aussi, le Père Martin Yen avait essayé d'analyser le nom Mamikonian, qu'il décomposait ainsi en « quatre mots chinois :

- Mam est un caractère composé de : 𦉰 , 虫 , 𦉰 , ce qui signifie : *colloque sur vers à soie*,
- Kon (公) peut se traduire par *duc, chef de l'armée*,
- Mil (墨子) : 非攻 signifie Mozi feigong (penseur qui n'est pas contre),

իսկոյն մեռեալ Արտաշի՛ թագաւորէ Շապուհ:Ամդ՝ թէպէտ եւ ոչ տայ Շապուհ զՄամգոնն ի ձեռս տեառն իւրոյ, այլ եւ ոչ յԱրեաց երկրին թողու.բայց ամենայն աղիսին իւրով առաքէ զնա իբր եւ զվտարանդի առ գործակալս իւր որ ի Հայս: Եւ յդէ առ թագաւորն ձենաց՝ ասելով, թէ «Մի թուեսցի քեզ դժուար, զի ի ձեռս քո ոչ կարացի տալ զՄամգոն.վասն զի երդուեալ էր նմա հօրն իմոյ ի լոյսն արեգական. այլ վասն անխռով գքեզ առնելոյ՝հալածեցի նմա մահու. եւ արդ մի լիցի պատերազմ ըմդ իս եւ ընդ քեզ»:Եւ զի քան զամենայնքնակեալս ի վերայ երեսաց երկրի խաղաղասէր ասեն գոլ զազգն ձենաց՝ յանձն առնու առնել զհաշտութիւն ուստի յայտ իսկ է, եթէ են արդար եւ խաղաղասէր եւ կենասէր ազգն ձենաց:Աքանչելի է եւ աշխարհ առատութեամբ ամենայն պտղոց, եւ գեղեցիկ բուսովք զարդարեալ.քրքմաւէտ եւ սիրամարգաչատ եւ բազմամետաքս, անբաւութիւն յամուրց եւ հրեշից, եւ որէչայծեմունսդ անուանեն. ուր հասարակաց կերակուր ասեն զառ մեզ պատուական եւ սակաւուցճաշակելիս՝ զփասեան եւ զպոր, եւ այլք աշպպիսիք: Այլ զականց եւ զմարգարտաց ոչ ասեն գիտել զհամար մեծամեծացն. իսկ պատուականքս առ մեզ զգեստուց եւ սակաւուց ազանելիք՝հասարակաց նոցա է զգեստ: Եւ այս յաղագս աշխարհին ձենաց:Իսկ Մամգոնայ յոչ կամաց եկեալ յաշխարհս մեր՝ հանդիպեցաւ զաւստեանն տորդատայ. եւ ոչ դարձաւ ընդ գօրս Պարսից, այլ ամենայն աղիսին իւրով ընդ առաջ գնաց նմա մեծաւ պատարագաւ.եւ Տրդատրնկալաւ զնա, բայց ընդ իւր ի պատերազմ ոչ էառ յերկիրն Պարսից. այլ ետ տեղի աղիսնորա եւ ռոճիկ ի կերակուր, փոփոխելով տեղի ի տեղւոջ ցրովանդակ ամս: »

Pour l'édition critique : Manouk Aperian et S. Haroutounian, *Moïse de Khorène, Histoire des Arméniens*, Erevan, 1991, 488 pages, en arménien, p. 221-223.

Pour des traductions : Mahé Annie et Jean-Pierre, d'après Victor Langlois, *Moïse de Khorène, Histoire de l'Arménie*, Paris, Gallimard, « L'aube des peuples », 1993, 456 pages, 231-233 et Thomson Robert W., *History of the Armenians, Revised edition*, Ann Arbor, Caravan Books, 2006, 420 pages, p. 226-227 (avec les notes qui sont édifiantes).

Nous avons analysé les problèmes que pose cette partie de l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Khorène dans Yevadian, 2008, t. 130 à 135, p. 150 à 163.

La même tradition se trouve dans les récits épiques écrits vers 460, au livre V, iv, 37, *The Epic Histories attributed to Phawstos Buzand*, Buzandaran patmoutioun, trad. Garsoïan Nina, Cambridge, Harvard University Press, « Texts and Studies n° 8 », 1989, 666 pages, p. 218.

- *lan* (秧) signifie *plant de riz*, cultivés en serre et ensemble, puis transplantés en rizière ²⁷. Mot chinois qui exprime l'idée de « transplantation » sous entendu de jeunes pousses de riz ²⁸. *lan* indique ici le prince chinois. »

Dans un autre passage, il analyse le nom du fondateur de cette lignée ainsi :
« Mam Koun : Duc barbare en chinois ²⁹. »

Enfin, dans un dernier passage, le religieux chinois note la

« similitude du “IAN” en arménien, signifiant “de telle famille” et “TSE” chinois “fils de telle famille”. Exemple Kong-Tsé : fils de la famille des Kong ³⁰. »

Nous ne sommes pas en mesure de confirmer ou d'infirmer ces hypothèses fondées sur la linguistique chinoise ; cette question demeure ouverte. Il suffit de préciser que, sur cette question, l'historiographie arménologique ancienne tend à conclure que les Mamikonian ne seraient pas d'ascendance chinoise mais viendraient plutôt d'une tribu nommée Chenk, située entre l'Amu-Darya et la Syr-Darya ³¹. Cela est bien possible mais, dans ce cas, si cette tribu était vassale du pouvoir chinois, et donc partiellement sinisée, la vision des auteurs arméniens n'est pas sans fondement. Mamgon pourrait être un officier chinois, ou mandaté par les autorités chinoises, pour escorter les caravanes passant par la route des steppes, qui serait resté en Arménie.

Il faut remarquer que la fin de ce chapitre, où Moïse de Khorène décrit la Chine, les mœurs de ses habitants et ses productions, correspond à la description de la Chine telle qu'elle fut présentée par Ananias de Chirak († 690 env.), contemporain du Catholicos Sahak III dont nous allons longuement

²⁷ APMY I, 62.

²⁸ APMY IV, 40.

²⁹ APMY B, 6. Signalons que plusieurs point de l'analyse du Père Yen, notamment le premier, n'ont pu être confirmés par les sinisants que nous avons consulté.

³⁰ APMY IV, 43.

³¹ Bedrosian Robert « China and the Chinese according to 5-13th Century Classical Armenian Sources », *Armenian Review*, vol.34, n°1-133, 1981, p.17-24 et Svazyan H., « Les Djens et le pays des Djens d'après les Sources Arméniennes », *Patma-banasirakan handes*, 4, 1976, p. 203-212, *en arménien* ; Skold Hannès, « L'Origine des Mamiconiens », *Revue des études arméniennes*, 1925, Sér. I, V, 1, p. 134-35. A compléter par Adontz Nicolas, *Armenia in the period of Justinian*, traduction anglaise par Nina Garsoïan, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1970, 530 - 406* pages et Toumanoff Cyril, *Studies in Christian Caucasian History*, Georgetown University Press, 1963.

reparler ³². Cette vision est globalement exacte dans ses aspects factuels (productions) et donne une vision positive de ce pays et de ce peuple.

Conversion de l'Arménie au christianisme

Le tournant de l'histoire arménienne fut à coup sûr la conversion de son roi Tiridate III le Grand et l'adoption du christianisme comme religion d'État (vers 295), un siècle avant l'Empire romain (392). En effet, après l'évangélisation de l'Arménie par l'apôtre Barthélemy, la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur amena la conversion du roi Tiridate III et de tout son peuple. Cette conversion précoce fut à la source d'une culture chrétienne puissante et originale, dont témoignent un grand nombre d'églises paléochrétiennes (IV^e au VII^e siècle). Ce passage au christianisme du royaume de Grande-Arménie entraîna avec lui la Géorgie et l'Albanie du Caucase. Grégoire l'Illuminateur mit en place les bases d'une culture chrétienne tournée vers l'Eglise mère de Jérusalem mais aussi orientée vers une forte prédication de la foi chrétienne à travers le monde, dont nous allons reparler.

Devenu seul maître de l'Empire romain, après sa victoire de 324 sur Licinius, Constantin I^{er} (307-337) écrivit à un monarque oriental chrétien qui, selon notre analyse, ne pouvait être que le roi d'Arménie Tiridate III ³³.

La *Vie de Constantin* ³⁴ fut écrite par Eusèbe quelques semaines après la mort de l'empereur et prononcée vers le mois de septembre 337. Dans ce texte clairement apologétique, et même hagiographique ³⁵, il reproduit de larges extraits de l'une des lettres au « roi de Perse ». L'éditeur tardif de la *Vie de Constantin*, IV, 9-13, identifia ce monarque oriental au souverain Sassanide Chapour I^{er}, ce qui nous paraît irréaliste.

³² *The geography of Ananias of Sirak, Asxarhacoyc, the long and the short recensions*, trad. Hews Robert H., Wiesbaden, L. Reichert, « Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients. Reihe B, Geisteswissenschaften », 1992, XII - 468 pages, (Asxarhacoyc, trad. Hews, 1992), p. 76 et 76 A.

³³ Cf. pour plus de détails Yevadian, 2008, p. 449-554 et le texte 88 et son analyse p. 86-92

³⁴ Eusebius, *Life of Constantine*, trad. A. Cameron et S.G. Hall, Oxford, Clarendon Press, 1999. L'introduction, p. 1-53, est tout à fait éclairante sur les visées du texte.

³⁵ Il est significatif que J. Moreau dans sa notice sur les œuvres d'Eusèbe, ne range pas ce texte dans les œuvres historiques mais apologétiques, *DHGE*, XV, c. 1456.

À aucun moment Eusèbe ne cite le roi destinataire de la lettre. Le document ayant été amputé de son début et de sa fin n'offre plus aucune indication à ce propos. C'est l'éditeur byzantin qui a ajouté le titre de cette section en identifiant le roi à Chapour II, ce qui ne manque pas de soulever plusieurs problèmes. Le caractère tardif de ces sous-titres n'est plus discuté aujourd'hui³⁶. Théodoret de Cyr³⁷ et Gélaze de Césarée³⁸, qui reproduisent ce texte, le font d'après le texte d'Eusèbe, et en conservent le même découpage ; ils ne sont donc que d'une aide limitée. Une seule fois, un terme vague apparaît : « les régions de la Perse » (IV, 13), c'est sur cette faible base qu'Eusèbe présente le document (IV, 8). Le terme de « Perse » en latin, comme en grec, langue d'expression de l'évêque de Césarée de Palestine, est devenu singulièrement vague au IV^e siècle.

Les habitants du Fars, devenus les maîtres d'un immense empire sous les successeurs d'Achéménos, s'appelaient Iraniens et étaient nommés Perses par les Grecs. Après leur défaite face aux armées d'Alexandre le Grand, ce terme cessa de désigner les habitants de l'empire iranien. Avec la montée des Arsacides, c'est le terme de « Parthe » qui prit sa place. La Perse n'était plus une région du royaume parthe. Et le terme de Perse fut utilisé dans la littérature gréco-latine comme synonyme de « Parthe ». Les Rois d'Arménie, depuis 66 de notre ère et le couronnement de Tiridate I^{er}, furent tous des princes arsacides, comme noté précédemment, que l'on pouvait donc appeler « Parthes » ou « Perses » alternativement. Lorsque l'Iran fut conquis par Ardashir, il imposa un retour idéalisé aux valeurs achéménides. Le terme de « Perse » connut une nouvelle vie et celui de « parthe » devint à son tour son synonyme. De ce fait, le roi sassanide d'Iran était nommé naturellement « Perse » et improprement « parthe », alors que l'arsacide d'Arménie pouvait être normalement désigné dans un texte issu de la chancellerie impériale « parthe » ou « perse ». Eusèbe utilisant deux fois le mot « Perse » reste dans une désignation vague certes, mais suffisante pour situer le lecteur sans se tromper. Dans ces conditions il n'est pas possible d'utiliser cette terminologie imprécise pour identifier le roi destinataire de la lettre.

³⁶ Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, éd. Winkelmann Friedhelm, Berlin, Akademie-Verlag, 1975, 124 pages (ab. : *Vie de Constantin*, éd. Winkelmann), p. XLVII-XLIX.

³⁷ Théodoret de Cyr, *Histoire ecclésiastique*, I, 25, 1-11, éd. Parmentier, 1954, p. 76-79.

³⁸ Gélaze de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, III, 11, 1-11, éd. Loeschke-Heinemann, 1918, p. 155-157.

Plusieurs termes de la lettre constantinienne orientent indubitablement la recherche du destinataire de cette lettre. L'empereur, dans le cours de la lettre, désigne son correspondant du nom de « frère » (IV, 11). Or cette expression, qui deviendra d'usage courant dans la chancellerie byzantine pour désigner les souverains étrangers et spécialement le roi des Perses, n'est attestée dans ce sens qu'à partir de Constance II ³⁹. Pour le règne de Constantin, et en particulier l'usage qu'en fit l'empereur dans les documents réunis par Eusèbe, le sens chrétien ne peut être contesté. Il s'agit sans doute du « frère en religion » comme l'ont reconnu la plupart des critiques ⁴⁰. De plus, Constantin n'emploie le terme de « frère » dans sa correspondance qu'*à l'égard* ⁴¹ et jamais pour désigner un correspondant qui n'est pas chrétien ⁴².

En plus de ce terme déjà clair, l'utilisation des termes « d'*eusebesia* », de « *philantropia* » et « d'*agapé* » renvoient également à un contexte indubitablement chrétien. L'essentiel de la lettre (IV, 9-12) prend la forme d'une longue profession de foi chrétienne, dans laquelle Constantin expose longuement les preuves qui ont consolidé sa foi et affirme la solidité de ses choix.

Il est contraire aux usages de cette époque de s'épancher à ce point dans une lettre à caractère officiel et diplomatique si le destinataire n'est pas chrétien lui-même. Les auteurs chrétiens sont extrêmement discrets sur leur foi dans les écrits de cour ou destinés à une large publication. Sozomène par exemple affirme « j'ai caché le plus possible ce qu'il faut taire des mystères secrets ⁴³. » Il est de ce fait exclu que le destinataire de la lettre soit un roi mazdéen et il est très certainement un souverain chrétien.

³⁹ Ammien Marcellin, *Histoire*, XVII, 5, 3 et 5, 10.

⁴⁰ Decker D., « Sur la lettre au roi des Perses (Eusèbe de Césarée, *Vit. Const.*, IV, 9-13) et la conversion du roi d'Arménie à la religion chrétienne », *Persica*, VIII, 1979, p. 99-116, p. 111, n. 32.

⁴¹ *Vie de Constantin*, II, 46, 1 et 3 ; II, 71, 3 ; III, 18, 3 ; III, 20, 2 ; III, 32, 2 ; III, 53, 4 ; III, 60, 1-2, 8-9 ; III, 61, 3 ; III, 35, 3 ; III, 36, 4 ; III, 41, 1 ; III, 42, 5.

⁴² Lorsqu'il s'adresse à un ensemble dont la majeure partie n'est pas chrétienne, il n'emploie jamais ce terme de « frère », cf. la lettre aux habitants de Palestine II, 24-42 ou celle aux habitants des provinces orientales II, 48-60.

⁴³ I, 20. Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, livres V-VI, éd. J. Bidez et G.C. Hansen (GCS), trad. André-Jean Festugière, annoté par Guy Sabbah, « Sources chrétiennes, n° 495 », Éditions du Cerf, Paris, 2005. (ab.: Sozomène, trad. Festugière, 1983), p. 207.

Plusieurs autres allusions nous semblent renvoyer invariablement au seul souverain d'Orient qui soit à la fois de la dynastie des arsacides et donc identifiable à un Parthe ou un Perse et chrétien, à savoir Tiridate III de Grande-Arménie.

Aucun argument interne ne permet de dater avec précision cette lettre. On peut seulement déduire de sa lecture qu'elle est postérieure à la fin des persécutions (311) et à la conquête de la partie orientale de l'empire sur Licinius (324), et antérieure à la mort de l'empereur (337). Plusieurs chercheurs, pensant que le destinataire était le souverain sassanide, l'ont datée des années 335-337. Mais, à cette époque, les hostilités sont sur le point de reprendre entre les deux états, et Chapour a clairement affiché sa politique anti-chrétienne depuis 327 en persécutant de plus en plus régulièrement les chrétiens. Il est donc exclu qu'il soit le destinataire de cette lettre, dont une large partie apparaît comme une profession de foi chrétienne.

Si l'on rétablit le véritable destinataire de cette lettre, on peut comprendre et analyser aisément l'un des passages ayant le plus de portée historique :

« Tu peux imaginer combien je me réjouis d'apprendre que les principales régions de la Perse ont, conformément à mes vœux, l'honneur de compter en abondance cette catégorie d'hommes, c'est-à-dire les chrétiens (c'est d'eux que traite tout mon discours). Puisse donc ta situation être la plus florissante possible, et de même la leur, puisque eux aussi t'appartiennent. Ainsi le Dieu de l'univers te sera-t-il doux, favorable et propice. Quant à ces chrétiens, je te les recommande, puisque tu es si puissant, et je les remets entre tes mains à cause de ta remarquable piété. Chéris-les comme il sied à ta clémence. Immense sera la reconnaissance que tu nous vaudras, à toi et à nous, à cause de la foi chrétienne ⁴⁴. »

L'empereur prend acte des évolutions religieuses de l'État arménien et dit s'en réjouir. Mais surtout il encourage le roi de Grande-Arménie à aider à la propagation du christianisme en Orient, dont nous avons déjà dit qu'elle caractérisait la politique de Grégoire l'Illuminateur.

⁴⁴ *Vie de Constantin*, IV, 13, 1 : « Τούτου τοῦ καταλόγου τῶν ἀνθρώπων, λέγω δὴ τῶν Χριστιανῶν (ὑπὲρ τούτων ὁ πᾶς μοι λόγος), πῶς οἶμαι με ἡρεσθαι ἀκούοντα ὅτι καὶ τῆς Περσίδος τὰ κράτιστα ἐπὶ πλεῖστον, ὡσπερ ἔστι μοι βουλομένῳ, κεκόσμηται. σοὶ τ' οὖν ὡς ὅτι κάλλιστα ἐκείνοις θ' ὡσαύτως ὑπάρχουσι τὰ κάλλιστα, ὅτι σοὶ καὶ αἰετοῖ. οὕτω γὰρ ἔξεις τὸν τῶν ὅλων δεσπότην [πρῶτον], ἴλεω καὶ εὐμενῇ. τούτους τοιγαροῦν, ἐπειδὴ τοσοῦτος εἶ, σοὶ παρατίθεμαι, τοὺς αὐτοὺς τούτους, ὅτι καὶ εὐσεβεῖα ἐπίσημος εἶ, ἐγχειρίζων τούτους ἀγάπα ἀρμοδίως τῆς σεαυτοῦ φιλανθρωπίας· σαυτῷ τε γὰρ καὶ ἡμῖν ἀπερίγραπτον δώσεις διὰ τῆς πίστεως τὴν χάριν », ed. Winkelmann, p.125.

Missionnaires d'Arménie en Europe et en Asie (IV^e - VII^e siècles)

L'une des conséquences de la christianisation de l'Arménie fut une accélération de la prédication chrétienne en Orient, comme en atteste vers 402 l'historien grec Sozomène :

« Ensuite, parmi les peuples voisins, la croyance progressa, et s'accrût d'un grand nombre et je pense que les Perses se christianisèrent grâce aux importantes relations qu'ils entretenaient avec les Osroéniens et les Arméniens, comme il est naturel à ceux qui fréquentent les saints hommes de là-bas et firent l'épreuve de leurs vertus ⁴⁵. »

Cette politique arménienne, confirmée par la lettre de Tiridate dont nous avons parlé plus haut, fut un mouvement de fond de l'histoire de cette Église. Des missionnaires furent envoyés aux quatre points cardinaux. En Géorgie et dans le Caucase, ainsi qu'en Perse, dès le vivant de saint Grégoire l'Illuminateur, puis en Europe (Italie, Gaules, Germanie) ⁴⁶. L'immense Asie connue, elle aussi, la prédication ambulante des missionnaires arméniens. En effet, les Huns Helpthalites furent, vers 550, la terre de mission d'un évêque arménien du nom de Macaire. Cet évêque, avec sa troupe de prêtres, se voua par deux fois à l'évangélisation des Huns, comme le rapporte un texte contemporain :

« Après deux fois sept ans est sorti un autre évêque, arménien aussi, dont le nom était Macaire. Il se comportait avec droiture et il vint volontairement et certains de ses prêtres avec lui. Il (Macaire) a construit une église de briques, a planté des plantes, a semé différentes sortes de légumes, a fait des miracles et a baptisé beaucoup de gens. Voyant quelque chose de nouveau, les chefs de ses populations étaient dans l'admiration et étaient très contents de ces hommes et les ont fort

⁴⁵ Sozomène, II, 8, 2 : « Ἐφεξῆς δὲ καὶ διὰ τῶν ὁμόρων φυλῶν τὸ δόγμα διέβη καὶ εἰς πλῆθος ἐπέδωκε. καὶ Περσῶν δὲ χριστιανίσαι τὴν ἀρχὴν ἡγοῦμαι, ὅσοι προφάσει τῆς Ὀσροηνῶν καὶ Ἀρμενίων ἐπιμιξίας, ὡς εἰκός, τοῖς αὐτόθι θεοῖς ἀνδράσιν ὠμίλησαν καὶ τῆς αὐτῶν ἀρετῆς ἐπειράθησαν. Ἐφεξῆς δὲ καὶ διὰ τῶν ὁμόρων φυλῶν τὸ δόγμα διέβη καὶ εἰς πλῆθος ἐπέδωκε. καὶ Περσῶν δὲ χριστιανίσαι τὴν ἀρχὴν ἡγοῦμαι, ὅσοι προφάσει τῆς Ὀσροηνῶν καὶ Ἀρμενίων ἐπιμιξίας, ὡς εἰκός, τοῖς αὐτόθι θεοῖς ἀνδράσιν ὠμίλησαν καὶ τῆς αὐτῶν ἀρετῆς ἐπειράθησαν », trad. Festugière, 1983, p. 264-265.

⁴⁶ Pour le monde occidental voir Tchouhadjian Armand, *Pèlerins d'Arménie, saints d'Occident*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 5 », 2011, 336 pages.

honorés, chacun les invitant dans sa région et chez son peuple, en les suppliant d'être leurs enseignants. Et voyez ! Ils sont là jusqu'à présent ⁴⁷.»

Il n'est pas exclu qu'un écho de cette prédication demeurât vivace en Asie centrale et explique peut-être partiellement la conversion de la tribu des Kéraït en 1009, qui joua un rôle éminent au moment de l'épopée mongole au XIII^e siècle. Le Khan des Kéraït demanda à Ébedjesu, le métropolite de Merv, un évêque ou prêtre pour le baptiser. La lettre de ce dernier au patriarche de Bagdad, Jean VI, est conservée et datée de 1009 ⁴⁸. Nous sommes d'autant plus portés à croire qu'un lien entre l'église arménienne et cette région demeura vivace, car encore en 1324, dans l'actuel Kirghizistan, dans l'oasis de Pishpek, Jean l'Arménien était évêque ⁴⁹. Sa tombe, écrite en arménien, avec un résumé en syriaque, fut en effet découverte au XIX^e siècle.

Relation arméno-chinoise (V^e - VII^e siècles)

C'est à cette époque, dans la seconde partie du V^e et au VI^e siècle, que doit être placée l'une des affirmations les plus étonnantes du Père Yen.

Il affirme d'une part, qu'il y eut une terrible persécution en Chine, à partir de 446, contre le christianisme ⁵⁰, considéré comme une religion étrangère, mais nous n'en avons pas trouvé confirmation dans les travaux édités sur cette période. Il y eut répression, certes, mais contre les bouddhistes, à moins qu'il n'y ait confusion avec les chrétiens ⁵¹. Dans le nord de la Chine, des milliers de chrétiens sont en effet réduits en esclavage. À Datong, ville de la province du

⁴⁷ *Historia ecclesiastica Zachariae Rhetori*, éd. Brooks E. W., Paris, J. Gabalda, CSCO 84 et 88, Syr. 39 et 42, 1919-1924, IX-224 et 162 pages, p. 217 du texte syriaque.

⁴⁸ Bar Hebraeus, *Chroniques ecclésiastiques*, III, 280-282, cf. Grousset René, *L'empire des steppes. Attila, Gengis-khan, Tamerlan*, Paris, Éditions Payot, 1938, quatrième édition 1965, 620 pages, p.244-246.

⁴⁹ Jean Dauvillier, « Les Arméniens en Chine et en Asie centrale au Moyen-Age », *Mélanges de sinologie offerts à M. Paul Deniéville*, Paris, 1975, t. 2, p. 1-17 (ab. : Dauvillier, 1975), p. 5.

⁵⁰ APMY, I, 11, une remarque est ici consignée, qui si elle était retrouvée dans les sources anciennes, serait d'une grande importance : « La religion du Fe, identifiée comme étrangère de Da Qin, donc de la nation étrangère [...] avec le slogan : "Fe n'est pas la religion sortie des Indes." »

⁵¹ En effet dans les sources chinoises, cette persécution est dirigée contre les disciples du « Fo ». Ce terme désigne actuellement le bouddhisme en Chine, mais le père Yen pensait qu'il avait probablement un autre sens auparavant [ndlr - voir la note 21 à la page 31].

Shanxi, qui était une ville mi chinoise, mi barbare, des « oblats » chrétiens, refusant le mariage, sont contraints au suicide. L'Église de Chine sortit très affaiblie de cette épreuve. Le patriarche chinois alla au concile de Chalcédoine par la route maritime, en 451. Mais en l'absence du primat de Grande-Arménie⁵², il fut considéré comme un « barbare » et ce n'est qu'à la fin du concile que lui fut reconnue sa dignité archiépiscopale⁵³.

Ce lien que le primat de Chine avait avec l'Église d'Arménie est difficile à préciser, mais le Père Martin Yen affirmait avoir découvert des sources encore plus stupéfiantes.

Sui Wendi (580-604) fut l'un des empereurs importants de l'histoire chinoise médiévale. Son nom personnel était Yang Jian (楊堅), il était aussi connu par son nom Xianbéi Puliuru Jian ou Poulioudjian (普六茹堅), ainsi que par son surnom de Naluoyan (那羅延). Il réussit à unifier les royaumes combattant en lutte permanente entre eux, après la désagrégation de l'Empire chinois issu de la première unification de Qin Shi Huang Di, entre 221 et 210 av. J.-C. Le sinologue français Christian Chesneau résume ainsi son action :

« La réunification de la Chine traditionnellement au crédit des Sui, n'est qu'en partie leur œuvre, puisque le Sichuan avait été réuni à l'empire des Wei occidentaux dès 553 et que les Zhou du Nord avaient réuni toute la Chine du Nord, en 577. Il demeure qu'une œuvre administrative et économique très importante fut accomplie par les Sui après leur conquête de l'Empire en 589 et servit ainsi de base au grand Empire chinois centralisé des VII^e et VIII^e siècles. C'est un ensemble impressionnant de grands canaux : construction d'un grand canal qui permettra pour la première fois d'approvisionner la Chine du Henan et du Shànxi (et surtout la région déficitaire de la vallée de la Wei où se trouve la capitale) en riz et en autres produits du bas Yangzi (région dont l'importance économique commence à s'affirmer depuis la fin du V^e siècle) ; érection de greniers gigantesques dans la vallée de la Wei et dans le nord-ouest du Henan ; construction de deux nouvelles capitales à Chang'an et à Luoyang suivant

⁵² Il est vrai qu'en 451, alors que les évêques grecs et romains, réunis en concile à Chalcédoine, polémiquaient sur la nature (humaine /divine) du Christ, les Arméniens étaient en guerre de religion contre les Perses sassanides, qui voulaient leur imposer le mazdéisme. De ce fait, l'Église arménienne ne s'impliqua plus désormais dans les querelles christologiques.

⁵³ APMY I, 11.

des plans grandioses ; œuvre administrative et législative qui sera poursuivie au début des Tang (organisation de milices de recrutement local, système de répartition viagère des terres cultivées, code pénal, etc.) ; développement des élevages de chevaux (il y aura 700 000 chevaux dans les élevages d'Etat au milieu du VII^e siècle).

A l'époque des Sui, entre 589 et 618, et au début de celle des Tang se situe donc une période d'un quart de siècle au cours de laquelle furent jetées les bases politiques, militaires, administratives et économiques qui allaient permettre la grande expansion de la Chine en Asie, au cours des VII^e et VIII^e siècles ⁵⁴. »

Cet empereur, qui fonda la dynastie des Sui, selon les recherches historiques du Père Martin Yen :

« naquit d'un couple de fermier-métayer d'un monastère arménien, puis treize ans durant il fut éduqué dans l'école monastique. Il autorise à nouveau le christianisme en 579, en dressant des statues de Fo, de la Majesté Céleste et décrète des cérémonies de Réparation pour les profanations de Toba-Hi, un barbare Xienbé, et de Kou Qian Zhi, en pinyin ⁵⁵. [...] Il devient empereur de la Chine unifiée en 583. Il organisa une confrontation entre les bonzes et taoïstes sur leur querelle concernant Wang Fû ⁵⁶. [...] L'empereur Sui en 600, la vingtième année de son règne, promulgua un décret condamnant à mort tout bonze bouddhiste ou moine taoïste détruisant la statue de Fo ⁵⁷. La même année, il fit construire la première église de Chengdu. Elle avait une coupole sur plan carré ⁵⁸. Il fit également écrire la biographie (hagiographie) du père abbé du monastère arménien de Luoyang. »

Il nous a été impossible de retrouver, à ce jour, les sources sur lesquelles se fondent ces affirmations.

Sui Wendi, constatant l'état de la grande muraille - en torchis - entreprit sa reconstruction. Son fils et successeur ajouta au dispositif défensif de grands travaux de nettoyage, restauration et construction de canaux et d'étangs. Le

⁵⁴ Article « Chine », *Encyclopédia Universalis*, vol. 5, p. 741.

⁵⁵ APMY IV, 3.

⁵⁶ APMY I, 37.

⁵⁷ APMY 0, 10.

⁵⁸ APMY IV, 88.

peuple, accablé d'impôts, se révolta contre ce dernier sous la conduite de Lee Yen qui assiégea le palais impérial ⁵⁹. Mais le comte du palais, Hu-Long, à la tête de dix mille soldats d'élites chrétiens pourchassa les émeutiers et les battit. Hu-Long fut vénéré comme le saint patron de la ville de Huézi, devenue Saxing. De saint chrétien, il serait devenu le dieu taoïste de la ville ⁶⁰.

Le chef des émeutiers se réfugia dans un monastère taoïste qu'il rallia à sa cause. L'empereur fut assassiné par les moines soi-disant venus le féliciter pour avoir écrasé la sédition, selon le Père Martin Yen, alors que les sources chinoises disponibles disent simplement qu'il est mort de maladie...

Ce point des recherches, et peut-être des découvertes du Père Martin Yen, ne peut que nous laisser songeur, et en l'absence de toute confirmation explicite, nous nous garderons absolument de confirmer ses affirmations ⁶¹. Toutefois, la lecture de la monographie de référence d'Arthur Wright *The Sui dynasty* ⁶² sur cette dynastie laisse entrevoir des éléments qui peuvent effectivement rappeler l'observance de la foi chrétienne, qui tranche nettement avec les pratiques impériales chinoises : mariage avec une seule femme, pratique de jeûnes annuels, usage parcimonieux du trésor impérial pour ses besoins personnels et enfin une politique de tolérance religieuse qui ne pouvait qu'être favorable aux chrétiens. Cette question, parmi d'autres, doit donc rester ouverte à ce jour.

A cette époque, l'empire byzantin entretenait des relations avec la dynastie des Sui puis des Tang (618-906). En 600, il y avait dans la ville de Chang'an une église chrétienne et son clergé ⁶³. En effet, la célèbre stèle de Si Gnan Fou a été dressée par des moines chrétiens syriaques venus vers 638 avec la cavalerie lourde sassanide (achetée par l'empereur chinois) et résidant près de Chang'an au monastère du Da Qin ⁶⁴, dont l'évêque se nommait Alopen. Le père Yen

⁵⁹ APMY I, 62-63 ; III, 116-118 ; IV, 4, 41 ; IV, 72-73 ; V, 12-14.

⁶⁰ APMY IV, 2.

⁶¹ Notons que les sources sur cette dynastie, et particulièrement l'*Histoire des Sui* (Sui-shu) ont été sérieusement révisées si ce n'est complètement écrites sous les premiers Tang et à leur initiative dans le but de noircir les Sui et de justifier leur usurpation. L'*Histoire des Sui*, pour ne parler que d'elle, est si opaque et complexe qu'il n'a pas fallu moins de trois cent quinze longues notes pour éclairer les vingt-cinq pages du texte...

⁶² Wright A. Arthur, *The Sui Dynasty, The Unification of China. A.D. 581-617*, New York, Alfred A. Knopf, 237 pages.

⁶³ APMY I, 50.

⁶⁴ [Ndlr] Monastère de Da Qin : image p. 107.

ajoute qu'il est syrien, ce qui est vrai et précise qu'il était hostile au clergé chinois « affilié à la Grande-Arménie ⁶⁵ ».

Pratique de la culture de la soie en Arménie

Un élément important sur la relation particulière qu'entretenaient l'Arménie et la Chine, et qui pourrait s'expliquer par l'avènement d'un empereur chrétien, d'origine arménienne, est lié à la culture du ver à soie. C'est à cette époque que l'Arménie se met à pratiquer la production de soie à grande échelle, non seulement pour sa consommation propre, mais aussi comme produit d'exportation massive vers les empires byzantin et musulman jusqu'au lointain Occident.

L'historien musulman Ibn Hawqal, dans sa *Configuration de la terre* publiée en 988, donne au sujet de l'Arménie les informations suivantes sur la production de soie :

« On y trouve une production de fil de soie d'une grosse importance et d'une abondance prodigieuse : les mûriers n'ont pas de propriétaires déterminés et sont des biens publics qui ne font pas l'objet de transactions commerciales. La plupart des habitants cultivent le ver à soie, recueillent la soie grège et l'exportent vers le Fars et le Khuzistan en quantités immenses dont ils tirent grand profit ⁶⁶. »

La production d'Arménie était manifestement d'une importance considérable. C'est surtout le statut des mûriers qui est intéressant. Le fait qu'ils n'appartiennent pas à des propriétaires privés et sont donc « bien public », renvoie sans doute au fait qu'ils étaient des biens du domaine royal protégés en tant que tels (ou protégés par l'Autorité royale). Avec la chute de la royauté (428), ils sont devenus bien public. Cette question ramène à celle de la gestion des biens au sein du *nakararoutioun*, sur laquelle les informations manquent cruellement. L'ancienneté probable de la culture du ver à soie, ainsi que la quantité produite, sont à prendre en considération. Il faut sans doute voir en cela une preuve supplémentaire des relations anciennes et privilégiées entre l'Arménie et la Chine tout au long du premier millénaire de l'ère

⁶⁵ APMY I, 50 ; I, 63.

⁶⁶ Ibn Hawqal, Kramers J. H. et Wiet G., *Ibn Hawqal, Configuration de la terre : Kitab Surat al-ard*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1964 (ab. : Ibn Hawqal, trad. Kramers - Wiet, 1964), II, p. 331.

chrétienne. De plus, le fait même que la production de soie ait été maîtrisée sur plusieurs siècles, et donc transmise, oblige à constater qu'un réel savoir-faire existait en Arménie, alors qu'il faisait défaut dans l'Empire byzantin comme dans le monde latin. Cela d'autant plus que le même auteur ajoute :

« On exporte de Dabil des tissus en poils de chèvre et en laine, tels que tapis, oreillers, coussins, tapis de selle, lacets de pantalon et autres étoffes du même genre, de fabrication arménienne, teintées au kermès. C'est une teinture rouge, qu'on utilise pour les étoffes en poils de chèvre et la laine ; elle provient d'un ver qui tisse autour de lui-même comme le ver à soie s'enveloppe de son cocon de soie grège. On fabrique des soies à dessins, dont on rencontre beaucoup l'équivalent dans l'empire byzantin, bien qu'elles soient importées d'Arménie. Parmi les produits arméniens, il y a des manteaux de dames, des coussins, des tapis, des tentures, des tapis étroits, des coussins ronds, des oreillers et des tapis de selle. Ces tapisseries ne sont égalées en aucun point de l'univers, d'aucune façon et en aucune technique ⁶⁷. »

Ce passage a été analysé pour la production de textile fait à base de laine et nous avons pu conclure que les tapis à nœuds noués étaient exportés d'Arménie dans tout l'Empire byzantin ⁶⁸. Il semble que la soie soit soumise au même schéma économique. La soie grège produite en Arménie était exportée dans l'Empire byzantin et le monde abbasside. Puis les artisans byzantins la travaillaient, par tissage et teinture, et le produit fini était renvoyé par Trébizonde et l'Arménie à travers tout le monde musulman :

« Les habitants du pays ont une porte d'entrée dans l'empire byzantin, qui est la ville de Trébizonde, les négociants des contrées de l'Islam s'y groupent avant de pénétrer dans l'empire byzantin pour commercer, et c'est par là qu'ils sortent. Ce port est baigné par un bras du canal de Constantinople, qui continue jusqu'à l'Océan. L'empereur de Byzance lève sur son agent résidant à Trébizonde d'immenses sommes d'argent et des redevances considérables, qui étaient autrefois bien moindres : nous y avons fait allusion dans notre notice sur l'empire byzantin. La majeure partie des exportations en direction des pays musulmans, brocards, soies à

⁶⁷ Ibn Hawqal, trad. Kramers - Wiet, 1964, II, p. 335.

⁶⁸ Yevadian, 2006, p. 76-77 et plus généralement p. 76-80.

dessins, tissus de lin grec, étoffes de laine, manteaux grecs, passent par Trébizonde ⁶⁹. »

L'analyse du voyageur musulman est tout à fait pertinente et pourrait être étendue. Il est peu probable que cette technique complexe, nécessitant un grand savoir-faire ait été maîtrisée par les Arméniens sans aide extérieure. Au contraire, tout porte à croire que l'apparition de ce savoir-faire soit à mettre en relation avec les techniques arméno-chinoises précédemment évoquées. Nous y voyons même la confirmation indirecte du haut degré des contacts entre les deux extrêmes de la route de la soie.

Il n'est pas possible d'aller au-delà de la fin du VII^e siècle dans le cadre de cette étude. D'une part, le développement nécessaire dépasserait largement le cadre de cet article. D'autre part, la conquête islamique a si profondément transformé le monde oriental que c'est selon de toutes autres lignes de force qu'il faudrait analyser les relations entre l'Arménie et la Chine.

Nous terminerons simplement cette partie par quatre mentions illustrant des liens factuels entre l'Arménie et la Chine, qui sont autant de pistes de recherche pour l'avenir :

1/ Raphael Liogier dans son livre *Jésus Bouddha d'Occident* note que le *Lalatavistara* « un des plus anciens textes du canon bouddhiste du grand véhicule comporte de singulières similitudes avec la version arménienne de l'apocryphe chrétien de *l'Histoire de l'enfance de Jésus* ⁷⁰. »

2/ Mar Yab Alaha III († 1317) (ou Jabalaha III) Catholicos de l'Eglise de l'Orient (et donc notamment des mongols chrétiens), était probablement Ongut. Il avait été envoyé en Occident pour se former théologiquement en Arménie (probablement l'Arméno-Cilicie) et avait été consacré, à l'âge de 35 ans, après 1280, « métropolitaine des cités de Cathay et d'Ong ⁷¹ » et fit un pèlerinage

⁶⁹ Ibn Hawqal, trad. Kramers - Wiet, 1964, II, p. 337.

⁷⁰ Liogier Raphael, *Jésus Bouddha d'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1999, 300 pages, p. 273.

⁷¹ Bernard Henri, *La découverte de Nestoriens Mongols aux Ordos et l'histoire ancienne du Christianisme en Extrême-Orient*, Tientsin, 1935, 76 pages (ab. : Bernard, 1935), p. 52 d'après Moule Arthur C., *Christians in China, Before the Year 1550*, Londres, 1930, 354 pages, réédition Gorgias Press, « Syriac Studies Library 220 », 2011 (ab. : Moule, 1930), p. 99, n° 8 ; à compléter par le complément du même auteur : Moule Arthur C., *Nestorians in China, Some Corrections and Additions*, Londres, The China Society, 1940.

jusqu'à Jérusalem, en passant par la capitale arménienne d'Ani dont il loua la beauté ⁷².

3/ Les témoignages des missionnaires latins sont des sources de première valeur pour les XIII^e et XIV^e siècles. Leurs lettres nous apprennent qu'il y avait une colonie arménienne sur le littoral de la Chine du sud, à Zaiton, dans la province du Fujian, port pour les relations avec les mers du sud et l'Occident. A l'arrivée des missionnaires franciscains, en 1309, une riche dame arménienne finance la première église occidentale (catholique) de Chine ; cela est relaté par André de Pérouse, l'évêque catholique de Zaiton lui-même, dans une lettre au pape ⁷³. En 1321 ou 1322 encore, Odoric de Perdenone témoigne de l'usage de l'arménien en mer de Chine ⁷⁴ et de même, l'arménien est encore pratiqué au début du XIV^e siècle en Extrême Orient ⁷⁵. L'arménien était donc une des langues en usage dans les voyages en Asie.

4/ Au XIV^e siècle, il y a, au témoignage des missionnaires latins, deux hiérarchies chrétiennes en Inde et en Chine. En revanche au début du XVI^e siècle, la Chine était rattachée au siège de Saint-Thomas en Inde. Le Catholicos syrien envoya un évêque pour rétablir les hiérarchies chrétiennes, très éprouvées par les massacres et les persécutions des XIV^e et XV^e siècles. Cet évêque, en charge de cette restauration du christianisme d'Extrême-Orient, se nommait Jacome Abuna. Il avait pour titre « Métropolitain de l'Inde et des Chines » ⁷⁶ et il était Arménien. Jacome Abuna se présente vers 1523 en tant que « prêtre arménien qui gouverne les chrétiens en Inde [...], ordonné et envoyé là par le Patriarche de Babylone » ⁷⁷. Saint François Xavier, dans l'une de

⁷² Sur ce personnage voir Chabot Jean-Baptiste, « Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317), et du moine Rabban Çaua, Ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287) », *Revue d'Orient Latin*, I, 1893, p. 567-610 et II, 1894, p. 73-142, 235-300 et sur le contexte de la relation de ces deux Églises, Mutafian Claude, *L'Arménie du Levant (XI^e-XIV^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, 1152 pages, p. 524-525 et les références des notes 5 à 11 de la page 525.

⁷³ « *Est quaedam magna ciuitas iuxta mare Oceanum, que uocatur lingua persica Zayton, in qua ciuitate una diues domina Armena ecclesia erexit pulcrum satis et grandem.* » Lettre d'André de Pérouse, éd. A. Van den Wyngaert, *Sinica franciscana*, 1929, I, p. 374 et Dauvillier, 1975, p. 9.

⁷⁴ *Relatio*, éd. A. Van den Wyngaert, *Sinica franciscana*, 1929, I, p. 437.

⁷⁵ Bernard, 1935, p. 29.

⁷⁶ Bernard, 1935, p. 28, n. 61.

⁷⁷ Shurhammer Georg, « Three Letters of Mar Iacob bishop of Malabar, 1503-1550 », *Gregorianum*, 1933, XVII, p. 62-86 (ab. : Shurhammer, 1933), p. 71.

ses lettres au roi du Portugal Joao III, le 26 janvier 1549, le présente comme : « un évêque d'Arménie, du nom de Jacome Abuna, [qui] a servi Dieu et votre Altesse dans ces régions durant 45 ans, un très vieux, vertueux et saint homme ⁷⁸ ».

Après Grégoire l'Illuminateur dont l'action eut une influence dans tout le Proche-Orient, après les Pères du désert arméniens qui contribuèrent à mettre en place le monachisme syro-palestinien (Euthyme de Mélitène, Jean l'Hésychaste, Théotecnos I et II, Théodotos) et enfin après les évêques arméniens qui participèrent à l'évangélisation de régions entières du monde latin comme Servatius dans le nord ouest de l'empire romain⁷⁹, ou encore le patriarche arménien de Jérusalem Abraham et quelques autres à l'époque médiévale, Jacome Abuna fut probablement le dernier Arménien à jouer un rôle majeur dans l'histoire générale de l'Église. Son action, encore mal connue a permis à ces Églises de se reconstituer et d'affronter la modernité (mainmise occidentale avec la problématique coloniale, nationalisme et périodes de troubles profonds).

⁷⁸ Shurhammer, 1933, p. 82.

⁷⁹ Cf. Khayiguian Georges K. et Yevadian Maxime K., *Saint Servatius d'Arménie Patron de Maastricht*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 7* », 2012, 132 pages.

II- Reconnaissance de l'orthodoxie des Chinois par le Catholicos arménien Sahak III Dsoroporetsi

Il nous faut maintenant en venir à un document de première valeur. Nous avons présenté plus haut, quoique brièvement, la mise en place d'une Église chrétienne en Arménie, sous la direction d'un Catholicos, saint Grégoire l'Illuminateur, à la fin du III^e siècle. Le Catholicos de Vagharshapat puis Etchmiadzin demeura jusqu'à nos jours, et malgré les aléas de l'histoire, le chef suprême de l'Église apostolique arménienne. Le Catholicos était le chef des évêques qu'il consacrait, il était également le suprême recours en matière juridique et le gardien de la doctrine. Le symbole de l'unité des membres de cette Église était la consécration par le Catholicos du saint chrême, le myron, à intervalles réguliers en présence des évêques.

En tant que gardien de la doctrine, c'est lui qui envoyait des évêques aux conciles œcuméniques (Nicée en 325) et réunissait les conciles nationaux. C'est à ce titre que le Catholicos arménien devint une référence en Orient. Ainsi pour ne donner que deux exemples, le Catholicos Babgen I^{er} (491-516) reçut par deux fois, vers 505 puis 507, des représentants des « Perses orthodoxes » venus l'interroger sur l'orthodoxie d'une fraction de leur Église. Le Catholicos inséra son avis dans l'*Acte synodal* du concile de Dvin I en 505, repoussant la nouvelle doctrine comme hérétique (nestorienne) et affirmant une fois de plus son adhésion, ainsi que celle de son Église au symbole du concile de Nicée (325), ainsi que la communion avec les Romains, les Ibères et les Albanais. La seconde lettre reconnaît l'autorité des trois premiers conciles œcuméniques ⁸⁰. Quelques années plus tard, son successeur, le Catholicos Nersès II (548-558) consacra peu avant le second concile de Dvin (555) Abdisoy évêque, où il souscrivit comme « évêque des Syriens orthodoxe ⁸¹ ».

⁸⁰ Garsoïan Nina, *L'église arménienne et le Grand Schisme d'Orient*, Louvain, Peeters, CSCO, 574; Subsidia, 100, 1999, lxxi-639 pages (ab. : Garsoïan, 1999), p. 143-149 et la traduction française des textes issus du Livres des lettres aux pages 438-456 (trois lettres).

⁸¹ Garsoïan, 1999, 207-221 et la traduction des sources p. 457-484.

Le pontificat de Sahak III Dzoraporetsi

Le Catholicos dont nous allons parler se nommait Sahak Dzoraporetsi (*Սահակ Զորափորեցի*), il était originaire du village d'Arqounachèn, dans le canton de Dzoropor (*Զորափոր*) dans le Gougark du côté de son père et du village de Berdikk' dans le canton de Mazaz, dans l'Ayrarat du côté maternel. Il fut évêque de Rotakk' avant d'être élu Catholicos en 667⁸². Son pontificat eut lieu à un moment essentiel de l'histoire du Proche-Orient. En effet, les seigneurs arméniens durent repousser une invasion des Khazars, la septième année de son pontificat (685). Ceux-ci envahirent le plateau arménien depuis le nord et tuèrent le prince Grigor Mamikonian, gouverneur du pays, qui tentait de les arrêter. Achot II Bagratouni (685-688), qui lui succéda, eut à affronter, après avoir refoulé les envahisseurs, les troupes byzantines de Justinien II et surtout la conquête musulmane.

L'empereur grec Justinien II nomma Nersès Kamsarakan prince d'Arménie (690-691), espérant le voir seconder ses projets d'annexion, et le Catholicos Sahak III lui-même fut gardé en résidence surveillée à Constantinople. Historien arménien du X^e siècle, Stepanos de Taron Asoghik note à ce propos : « l'empereur ayant pris avec lui quelques uns des princes et exigé les fils de quelques autres comme otages, et avec eux également, le Catholicos Sahak avec cinq évêques, il les détint auprès de lui⁸³. »

La même année probablement, en l'an 691, les armées du calife Abd al-Malik conquièrent militairement l'Arménie. Le calife, en fin politique, désigna Sembat VI Bagratouni comme prince (691-711) pour gérer cette délicate période de transition, à savoir l'intégration du plateau arménien au monde musulman⁸⁴. En 695, Sembat VI Bagratouni tenta de se révolter et fut fait prisonnier, avec le Catholicos Sahak III, par le général musulman Mohammed Ibn Merwan. Ils furent envoyés comme prisonniers à Damas. Sembat VI Bagratouni put retourner en

⁸² Yovhannes Drasxanakertci, *Histoire d'Arménie*, trad. Boisson-Chenorhokian Patricia, CSCO, vol. 605, sub. 115, 2003, IV-454 pages (ab. : Yovhannes Drasxanakertci, trad. Boisson-Chenorhokian, 2003), chap. XX, p. 153.

⁸³ Asoghik, II, 2, Étienne de Taron, Asoghik, *Histoire d'Arménie*, éd. Malkhassiantz Stepan Saint-Petersbourg, 1885, 440 pages (ab. : Asoghik, éd. Malkhassiantz, 1885), p. 100-101 ; Étienne Asoghik de Taron, *Histoire universelle*, 2^e partie, Livre III, trad. Frédéric Macler, Paris, Imprimerie Nationale, 1917, 215 pages (ab. : Asoghik, trad. Macler, 1917), p. 129.

⁸⁴ Yovhannes Drasxanakertci, trad. Boisson-Chenorhokian, 2003, chap. XX, p. 154-155.

Arménie au bout de quelque temps tandis que Sahak III demeurait relégué en Syrie ⁸⁵.

Après une révolte militaire qui permit aux armées de Nersès III Kamsarakan de refouler les armées musulmanes d'Arménie et pour éviter la vengeance du gouverneur musulman qui avait un « orgueil démesuré » vis à vis des nobles arméniens représentant les cadres de l'armée arménienne, Sahak III décida de quitter Damas où il était relégué et d'aller en personne négocier une paix avec le gouverneur Uthman al-Walid. Ayant reçu l'autorisation de se rendre auprès de lui, il entreprit le voyage, et à l'étape de Haran (nord de la Mésopotamie) il dut stopper son voyage du fait d'une maladie ⁸⁶. Craignant pour sa vie, il écrivit une longue lettre au gouverneur musulman, lui demandant de renoncer à sa vengeance et de trouver les conditions d'une alliance ⁸⁷. L'historien Guevond la rapporte en ces termes :

« J'ai été envoyé au-devant de toi, dit-il, par ma nation pour te dire mes projets, ce que les naxarars et les ramik (hommes libres) d'Arménie d'un commun accord te demandent. Mais Celui qui dispose de la vie me rappelle trop vivement à Lui et je n'ai pas eu le temps de te rencontrer ni de parler avec toi. Maintenant je t'adjure par le Dieu vivant et j'expose devant toi le pacte d'alliance que Dieu conclut avec votre père Ismayel, par lequel Il lui promit de lui donner l'univers en obéissance et servitude : fais la paix avec mon peuple et il te servira en payant tribut ; détourne ton épée de leur sang et ta main du pillage et ils t'obéiront de tout leur cœur. Toutefois en ce qui concerne notre foi, qu'il nous soit permis de garder ce en quoi nous avons cru et que nous avons confessé, et que personne parmi ceux qui sont sous ton autorité ne nous persécute pour nous détourner de notre foi. Et si tu fais ce que je te demande, que le Seigneur accorde prospérité à ton pouvoir et que les désirs de ta volonté soient accomplis, que le Seigneur soumette tout le monde à ton autorité. Mais si tu ne veux pas écouter mes paroles, si tu médites perfidement de te lever pour attaquer mon pays, que le Seigneur dissipe tes desseins, que la marche de tes pieds ne soit pas affermie, qu'il détourne le cours de ton armée pour qu'elle n'exécute pas tes volontés. Qu'il suscite de tous côtés des gens pour t'inquiéter, que ton

⁸⁵ *Idem*, p. 155-156.

⁸⁶ *Idem*, p.157-158.

⁸⁷ *Idem*, p. 158.

pouvoir ne soit pas affermi. Donc garde-toi de négliger mes requêtes et ma bénédiction viendra sur toi⁸⁸. »

Peu après, il décéda (703), mais avant d'être mis en terre, son corps inanimé joua encore un réel rôle politique. Conformément aux dernières volontés du défunt, il fut allongé avec ses habits pontificaux, la lettre dans la main droite. Venu à sa rencontre, le général musulman reçut la lettre du Catholicos de sa propre main. Uthman al-Walid, manifestement impressionné, prit la lettre et en accepta le contenu. Il renonçait à sa vengeance, envoya le corps du Catholicos en Arménie pour qu'il y fût inhumé et occupa l'Arménie, percevant un tribut des naxarars.

L'œuvre du Sahak III Dzoroporetsi

Le Catholicos Sahak III fut un prélat mais aussi un homme politique en ce sens qu'il était le plus haut représentant du peuple arménien et qu'il négocia à ce titre avec les représentants du calife.

Sa pensée théologique est connue par les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous. Il est l'auteur d'hymnes liturgiques (charagans) qui sont encore en usage

⁸⁸ Guevond, *Histoire d'Arménie*, chapitre 9 : « Եւ ասէ, առաքեցայ ընդ առաջ քո յազգէն իմ, խօսել զխորհուրդս իմ առաջի քո, զոր միաբանեալ նախարարք եւ ռամիկք Հայոց խնդրեն ի քէն. այլ որ կենացն է շտեմարանապետ՝ ստիպով յափշտակեաց զիս առ ինքն, եւ ոչ ժամանեցի հանդիպել քեզ եւ խօսել ընդ քեզ : Այլ արդ՝ երդմնեցուցանեմ՝ զքեզ ի կենդանին Աստուած, եւ դաշինս դնեմ քեզ զուխտն Աստուծոյ, որ առ իսմայէլ հայրն ձեր, որպէս խոստացաւ տալ նմա զտիեզերս ի ծառայութիւն եւ ի հնազանդութիւն, զի արացես, խաղաղութիւն ընդ ժողովրդեան իմում, եւ ծառայեսցեն քեզ հարկատրութեամբ. արգելցես զսուր քոյ յարենէ եւ զձեռն քո յաւարառութենէ. եւ հնազանդեսցեն քեզ յամենայն սրտէ իւրեանց : Բայց վասն հաւատոյս մեր՝ զի իշխանութիւն լիցի մեզ պահել յոր հաւատացաքն եւ խոստովանեցաք. եւ ոք ի ձեռք աշտի մի խոշտանդեսցէ զմեզ դառնալ ի հաւատոց մերոց : Արդ եթէ արացես զհայցուածս իմ՝ յաջողեսցէ տէր զիշխանութիւնդ քո եւ կատարեսցին խորհուրդք կամաց քոց. եւ տէր հնազանդեսցուցէ զմենեան ընդ ձեռամբ քո : Ապա եթէ ոչ կամիցիս լսել բանից իմոց, եւ խոտորնակ իմացիս յառնել ի վերայ աշխարհին իմ՝ տէր ցրուեսցէ զխորհուրդ քո եւ մի հաստատեսցին գնացք ոտից քոց, եւ դարձուցէ զսիրտ զօրաց քոց՝ չառնել զկամս քո, եւ յարուցէ յամենայն կողմանց նեղիչս անձին քո, եւ մի կացցէ իշխանութիւնդ քո հաստատուն : Արդ մի՛ անտես առներ զհայցուածս իմ, եւ եկեսցեն ի վերայ քո օրհնութիւնք իմ : », p. 29-30, cité et traduit dans Yovhannes Draxanakertci, trad. Boisson-Chenorhokian, 2003, chap. XX, p. 158-159.

dans l'Église arménienne et d'une homélie, également conservée ⁸⁹. Des actes de concile furent également rédigés sous son pontificat, et sans doute sous son autorité ⁹⁰.

Son œuvre théologique principale, celle qui nous intéresse ici directement, est le *Discours* de Sahak III ou *Explication de la théologie unanime des saints pères spirituels, selon la tradition fixée par les apôtres de l'Église du Christ, avec la théologie de la véritable tradition orthodoxe des Arméniens, prononcée contre les Nestoriens dyophysites* ⁹¹ par le saint docteur et grand interprète Sahak Catholicos d'Arménie ⁹².

Ce discours, qui est un authentique traité de théologie, est conservé dans le *Livre des lettres*, գիրք թղթոց, ce recueil de quatre-vingt dix-huit lettres officielles de l'Église arménienne, échangées avec des prélats du reste du monde chrétien. Notons que la première partie de la collection a été compilée, probablement au VII^e siècle, alors que la seconde l'a probablement été à l'époque cilicienne (XI^e-XII^e siècles). Le seul manuscrit complet, copié en Arméno-Cilicie en 1298-1299, est aujourd'hui conservé au couvent de Bzommar sous la cote 431. Cette exceptionnelle collection a été éditée en 1901 par J. Izmireantz alors que le manuscrit figurait encore comme le n° 1 de la bibliothèque des Antonins à Constantinople. Dans cette édition, le *Discours* de Sahak III est la 90^{ème} pièce. L'état du manuscrit laissait quelques doutes sur certains passages altérés. En 1961, Léon Melikset-Bek, un arménologue de Tiflis, découvrit une seconde copie du *Discours*, dans le manuscrit 28 de l'Institut des manuscrits de Tbilissi ⁹³. Son édition permet de combler les lacunes du texte du *Livre des Lettres* et de lire un texte complet.

⁸⁹ Elle est éditée dans la collection *Armenian Classical Autors*, Yegavian Zaven (dir.), Antelias, Liban, depuis 2003 (ab. : ACA) V, 2005, p. 1287-1292.

⁹⁰ Les canons dits posthumes sont édités dans ACA, V, 2005, p. 1293-1300 et ceux de Théodosiopolis Sahak III, trad. van Esbroeck, 1995, p. 439-444.

⁹¹ Chrétiens qui distinguent trop les deux natures du Christ, au risque de les séparer.

⁹² « Բացայայտութիւն համաձայն աստուածաբանութեան հոգելից Հարցն սրբոց ըստ առաքելասահման աւանդիցն եկեղեցւոյ Քրիստոսի, իմանդերձ հաւատաբանութեամբն ճշմարիտ ուղղափառ դասանութեան Հայաստանեայց, ասացեալ սրբոյ վարդապետին Սահակայ հայոց կաթողիկոսի եւ մեծի թարգմանչի ընդդէմ երկաբնակաց նեստորականացն : », ACA, IX, 2008, p. 373.

⁹³ Melikset-Bek Léon, « Un essai de correction des erreurs de copie dans quelques parties du Livre des Lettres », *Sion*, 1961, 35, p. 46-49, en arménien.

Dès 1904, Erwand Ter-Minassiantz tira tout le profit que l'on pouvait attendre du *Livre des Lettres* pour éclairer plusieurs moments de l'histoire de l'Église arménienne. C'est lui qui identifia formellement l'auteur du *Discours* avec le Catholikos Sahak III ⁹⁴. Après lui, ce texte a été plusieurs fois mis à contribution pour les citations patristiques qu'il contient. H. Jordan en a extrait en 1913 les citations d'Irénée de Lyon qu'il a traduites en allemand ⁹⁵. En 1940, Nersès Akinian a pour sa part fait le recueil des fragments de Denys d'Alexandrie ⁹⁶. Puis, Bernard Outtier en a extrait les nombreuses citations d'Éphrem le Syrien ⁹⁷. Enfin, en 1994, Michel van Esbroeck fit une première étude de dossier patristique du *Discours* ⁹⁸, puis traduisit l'année suivante notre traité, accompagné d'autres textes et d'une longue étude ⁹⁹.

Pourtant, le *Discours* de Sahak III n'a pas été réédité par le second éditeur du *Livre des Lettres*, l'archevêque M^{gr} Norayr Bogharian, dans son édition de 1994. Au contraire il l'a édité dans un fascicule distinct, intitulé *La démonstration du Vartapet Sahak* ¹⁰⁰. Le savant archevêque pense que l'auteur n'est pas le Catholikos Sahak III, mais un vartapet de l'Église arménienne ayant vécu au IX^e siècle, Sahak Merut. Ce dernier est un théologien reconnu, chargé par le roi Ashot de répondre à la lettre que lui avait adressée le patriarche de Constantinople Phostius. Sa réponse occupe le 91^e document du *Livre des lettres*. Cette dernière lui donne son titre exact de Vartapet arménien, alors que la lettre 90 est l'œuvre d'un « Catholikos Sahak ». Or, Sahak Merut ne fut jamais élu Catholikos et jusqu'à la copie du *Livre des lettres*, seuls trois Sahak furent Catholikos. Le premier Sahak I^{er} le Grand (387-428) est le dernier

⁹⁴ Ter-Minassiantz Yervantz, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den Syrischen Kirchen bis zum Ende des 13. Jahrhunderts*, Leipzig, Hinrichs, 1904, XII-212 pages, p. 136-141.

⁹⁵ Jordan Hermann, « Armenische Irenäus-Fragmente », *Texte und Untersuchungen*, 1913, XXXVI, fasc. 3, 222 pages.

⁹⁶ Akinian Nerses, « Denys d'Alexandrie, Lettre sur la pénitence à Merouzan évêque des Arméniens. », *Handes Amsoya*, 1949, 36, p. 59-78.

⁹⁷ Outtier Bernard, « La version arménienne du commentaire des Psaumes de Théodoret », *Revue des études arméniennes*, N.S., XII, 1977, p. 169-180.

⁹⁸ Van Esbroeck Michel, « Citations apollinaristes conservées en arménien dans la Lettre de Sahak III, Dzoroporetsi (691) », *OCP*, 1994, 60, p. 41-67.

⁹⁹ Van Esbroeck Michel, « Le discours de Catholikos Sahak III en 6914 et quelques documents arméniens annexes au Quinisexte », *Kanonika, Pontificio Istituto Orientale*, VI, 1995, p. 323-463 (ab. : Sahak III, trad. van Esbroeck, 1995).

¹⁰⁰ Paru aux presses du patriarcat arménien de Jérusalem, en 1993, 110 pages.

successeur direct de la lignée de saint Grégoire l'Illuminateur, il a présidé à la création de l'alphabet arménien et à la traduction de la Bible en arménien. S'il a été aux prises avec la question des Nestoriens, les lettres qu'ils a échangées avec Acace de Mélitène et Proclus de Constantinople sont conservées dans la première partie du *Livre des lettres* et il n'y a aucune raison de vouloir lui attribuer le *Discours*. Sahak II d'Oughki (534-539) n'a pas laissé d'événements mémorables ni de textes à contenu dogmatique. Nous avons rapporté plus haut les principaux événements de la vie de Sahak III. Ce dernier est le seul Catholicos qui puisse être l'auteur du *Discours*.

Pourtant Mgr Norayr Bogharian se fonda sur les affinités stylistiques et théologiques pour attribuer ce texte au Vartapet Sahak Merut. Cette hypothèse fut suivie par les éditeurs du *Մատենադարձ Հայոց*, ou *Armenian Classical Authors*, qui éditérent le *Discours* parmi les œuvres de Sahak Merut¹⁰¹. Mais aussi par Igor Dorfmann-Lazarev qui, dans sa thèse *Arméniens et Byzantins à l'époque de Phostius : deux débats théologiques après le triomphe de l'orthodoxie*, compte le *Discours* au nombre des œuvres du vartapet¹⁰². Jean-Pierre Mahé dans son compte rendu de l'étude de Michel van Esbroeck rapporte les arguments des deux parties sans prendre véritablement parti ni sur la date, ni sur l'auteur¹⁰³.

Cependant, dès 2003, Michel Van Esbroeck avait présenté une communication au Congrès d'Erevan *Armenology today and Prospects for its development*, (15-20 septembre 2003) « Sahak Dzoroporetsi and Sahak Mruth¹⁰⁴ ». Cette communication était toute tournée vers la discussion de la thèse de M^{gr} Norayr Bogharian, montrant que l'attribution à Sahak III devait être préférée. Nous avons longuement discuté lors de ce congrès avec Michel van

¹⁰¹ ACA, IX, 2008, p. 373-423.

¹⁰² Dorfmann-Lazarev Igor, *Arméniens et Byzantins à l'époque de Phostius : deux débats théologiques après le triomphe de l'orthodoxie*, Louvain, Peeters, CSCO, 609, Subsidia, 117, 2004, p. 90, n. 209.

¹⁰³ Jean-Pierre Mahé, *REArm*, NS, 1994-1995, 25, 472-475. À la fin de son compte-rendu Jean-Pierre Mahé note que « La pseudo-étymologie du nom Awag-ayr (§2) est aussi donnée par Moïse de Khorène (II, 26). Bien que M.v.E ne le note pas, le contexte ne laisse guère de doute sur le fait que l'auteur a effectivement lu le "Père de l'Histoire" », p. 473. Il ne nous apparaît pas que cette étymologie fantaisiste puisse être l'argument décisif pour dater le texte. Cette interprétation du mot d'après l'arménien devait être un élément courant des milieux religieux arméniens et il serait imprudent d'en tirer argument pour dater des textes.

¹⁰⁴ Résumé dans *Armenology today and Prospects for its development*, (15-20 septembre 2003), *Abstracts of papers*, Erevan 2003, p. 226.

Esbroeck de cette question et des différents arguments en présence, et demeurons convaincus qu'il faut suivre le titre de l'œuvre dans les deux manuscrits qui donnent comme auteur le « Catholicos Sahak ». De plus, les affinités avec la lettre du vartapet Sahak Merut sont bien réelles, mais trouvent leur explication ailleurs que dans une communauté d'origine. En effet, comme le remarque Igor Dorfmann-Lazarev « les lettres de polémiques christologiques sont souvent écrites selon les mêmes modèles et suivent des plans identiques, souvent elles utilisent les mêmes arguments et les mêmes expressions ¹⁰⁵. » Le *Discours* de Sahak III, par sa force démonstrative, la qualité de son argumentation patristique, fondée sur un exceptionnel dossier patristique, avait en plus la sanction de l'autorité catholicossale de son auteur de marquer les membres de cette Église. Il est donc très probable que le vartapet Sahak Merut s'inspira fortement de l'œuvre du Catholicos Sahak III.

Nina Garsoïan ¹⁰⁶ qui utilise dans son dernier ouvrage, *Interregnum, introduction to a Study on the Formation of Armenia Identity*, le *Discours*, le considère comme une œuvre du Catholicos Sahak III ¹⁰⁷. Son analyse permet d'ailleurs de constater que cette œuvre s'insère sans peine à la fin du VII^e siècle dans l'évolution de la pensée théologique arménienne telle qu'elle la retrace. Nous avons échangé nos vues sur cette question lors de son dernier séjour à Paris et l'examen des divers arguments en présence ramène invariablement vers l'attribution au Catholicos Sahak III.

Le contenu du Discours de Sahak III – les aspects généraux

Nous allons étudier plus précisément le *Discours* qu'il écrivit vers 691 ¹⁰⁸. Ce texte a été étudié et traduit par Michel van Esbroeck qui y voit l'état de la pensée religieuse de l'Église arménienne de l'époque. L'arménologue belge y décèle à juste titre un « manifeste de la foi arménienne ¹⁰⁹ ». Ce texte long et dense débute par une introduction historique qui affirme le lien privilégié entre

¹⁰⁵ Dorfmann-Lazarev, 2004, p. 90.

¹⁰⁶ Garsoïan Nina, *Interregnum, introduction to a Study on the Formation of Armenia Identity*, Louvain, Peeters, CSCO, 640, *Subsidia*, 127, XVIII-195 pages (ab.: Garsoïan, 2012), p. 86-87.

¹⁰⁷ Garsoïan, 2012, p. 135.

¹⁰⁸ *Livre des lettres*, éd. Izmireantz J., Tiflis, 1901, p. 234-240 ; Sahak III, trad. van Esbroeck, 1995, p. 367-354 et ACA, IX, 2008, p. 373-423.

¹⁰⁹ Sahak III, trad. van Esbroeck, 1995, p. 347.

l'Arménie et la culture grecque permettant une transmission de la foi hors de toute hérésie (1-5). Le fondement de cette foi trinitaire est l'enseignement de Grégoire l'Illuminateur tel que contenu dans la partie centrale de l'histoire d'Agathange (6-10). Puis Sahak III aborde la question de l'Incarnation dans ses différents aspects en se fondant sur un important dossier patristique (11-15), et ses aspects particuliers les Natures (16-21), les Noms divins (22-24), l'énergie (25-27), la volonté (28-29) de Jésus-Christ qui est assis à la droite de Dieu jusqu'au Jugement (30-38). Après cette approche positive, les mêmes thèmes sont repris en montrant le caractère infondé des thèses adverses, la Nature unique du Christ (39-44), la volonté unique (45-46), l'activité unique (47-48) la chair incorruptible (49-51), la croix vivifiante (53-58) puis le passible et l'impassible (59-65). Puis, au sujet de l'addition du Trisagion, il développe la question historique de la communion de l'Église arménienne (66-70). La partie suivante est encore consacrée à réduire les thèses adverses (71-83). La fin du texte est consacrée à la question eucharistique du pain non levé et du vin non coupé (84-89). Il y a là une construction élaborée où alternent affirmation de la foi arménienne et critique des positions adverses qui se conclut par l'affirmation de la position eucharistique de cette Église ¹¹⁰.

Ce document a donc une réelle valeur intrinsèque, qui en fait un texte de grande portée.

Le Discours du Catholicos Sahak III et l'orthodoxie de l'Église de Chine

Le point qui nous paraît le plus important, bien qu'il n'ait encore jamais été examiné, est le § 67 du *Discours*. Dans ce passage, situé dans le dernier tiers du texte, après avoir livré l'essentiel de sa pensée théologique, Sahak III utilise un argument non scripturaire, théologique ou patristique mais lié à la communion de son siège avec le reste du monde chrétien :

« Or, si les Grecs n'acceptent pas le discours de Socrate et la tradition de Jean Chrysostome, ils renient clairement leurs propres docteurs, comme les Juifs leurs prophètes. Mais qu'ils ne l'acceptent pas, leurs livres théologiques le montrent : « Lequel des saints Pères a dit : Saint Dieu sans le « toi qui as été crucifié pour nous », et dans quel livre cela a-t-il été écrit ? ». S'ils ne peuvent pas le montrer, alors l'histoire de Socrate du moins est vraie. C'est pourquoi nous autres avec les saints, avec Ignace et

¹¹⁰ Sahak III, trad. van Esbroeck, 1995, p. 347-348.

Jean Chrysostome, nous avons confessé et nous disons depuis l'origine jusqu'à ce jour : Saint Dieu fort et immortel, toi qui as été crucifié pour nous, aie pitié de nous ! **Et pas seulement de nous, mais aussi les Egyptiens, les Africains, les Indiens occidentaux, les Ethiopiens, les Romains, les Espagnols, la grande nation des Francs, les Indiens orientaux, les Chinois, les Assyriens, et une nation du pays des Huns, les Aghouanais et nous les Arméniens.**

Nous tous ces douze nations nous disons tous à l'unisson : Saint Dieu fort et immortel, toi qui as été crucifié pour nous, aie pitié de nous ¹¹¹ ! »

Le modèle de cette énumération est évidemment la table des peuples au moment de la Pentecôte dans les *Actes des apôtres* (II, 8-11), mais son actualisation mérite quelques commentaires. Les Aghouanais, ou Albanais du Caucase, formaient une Église très proche de l'église arménienne durant tout le Moyen Âge et jusqu'à l'invasion des tribus touraniennes qui décimèrent ce peuple. De même les Assyriens avaient, nous l'avons dit, des liens étroits avec l'Église arménienne puisque le Catholicos Nersès II consacra un évêque pour leur église en 555 et, à nouveau en 723, un autre Catholicos, Jean d'Odzoun, invita des évêques syriens pour un des principaux conciles arméniens du VIII^e siècle celui de Manazkert ¹¹². Cette présence à ce concile montre que leur communion était encore entière, une génération après le *Discours* de Sahak III.

¹¹¹ Sahak III, *Discours*, § 67 : « Իսկ եթէ Յոյնք ոչ ընդունին զպատմութիւնն Սոկրատեայ եւ զաւանդութիւն երանելոյն Յովհաննու, յայտնապէս վարդապետացն իւրեանց լինին անարգիչք, որպէս եւ հրեայք՝ մարգարէիցն: Բայց թէ զայս ոչ ընդունին ցուցցեն յաստուածեղէն գրոց, թէ ո՞ր ի սրբոց հարցն ասաց, Սուրբ Աստուած առանց՝ խաչեցարի, եւ յորո՞ւմ գիրս գրեալ է: Ապա թէ ոչ կարեն ցուցանել, ուրեմն ճշմարիտ է պատմութիւնն Սոկրատեայ: Վասն որոյ եւ մեք ընդ սուրբ, եւ ընդ Իգնատիոսի եւ ընդ Ոսկեբերանին Յովհաննու խոստովանեալ եմք եւ ասեմք ի սկզբանէ մինչեւ ցայսպար, “ Սուրբ Աստուած հզաւր եւ անմահ, որ խաչեցար վասն մեր, ողորմեա՛ մեզ:” եւ ոչ միայն մեք, այլ եւ եգիպտացիք, եւ Ափրիկեցիք, եւ արեւմտեան Հնդիկք, եւ եվթովպացիք, եւ Հռովմեայեցիք, եւ Սպանիացիք, եւ մեծ ազգն փռանգաց, եւ արեւելեան Հնդիկք, եւ ձենաստանեայք, եւ Ասորիք, եւ ազգ մի ի Հոնաց աշխարհին, եւ Արուսեայք, եւ մեք հայաստանեայքս: Այս ազգք երկոտասան միաբան ամենեքեան ասեմք. “Սուրբ Աստուած հզաւր եւ անմահ, որ խաչեցար վասն մեր, ողորմեա մեզ :” », ACA, IX, 2008, p. 411-412 et trad. van Esbroeck, 1995, § 67 p. 411-412.

¹¹² Asoghik, éd. Malkhassiantz, 1885, p. 102-103 ; Étienne Asoghik de Taron, *Histoire universelle*, 1^{ère} partie, Livre I, trad. Édouard Dulaurier, Paris, Imprimerie Nationale, 1883, 204 pages, p. 131-132 cf. Yevadian, 2008, p. 226-227 pour quelques éléments de contexte.

La nation du pays des Huns renvoie très probablement aux conséquences de la prédication de l'évêque Arménien Macaire vers 550, dont nous avons parlé plus haut. Les Coptes et les Éthiopiens (Égyptiens, Indiens occidentaux, les Ethiopiens Africains) avaient, dès avant cette époque, des liens étroits avec les Arméniens, précisément à Jérusalem, où le patriarche arménien était responsable des chrétiens non chalcédoniens. En effet, avant même la conquête, l'évêque arménien de Jérusalem, Abraham, aurait deviné que la puissance militaire islamique conquerrait les provinces orientales de l'Empire byzantin (Égypte, Arabie, Palestine, Phénicie et Syrie) et se serait rendu auprès du prophète de l'Islam pour lui faire sa soumission. Vu que les Arméniens conservaient les reliques du premier évêque de Jérusalem, Jacques cousin de Jésus (le monastère arménien était à l'emplacement de sa maison), Abraham pouvait être considéré comme le successeur de ce premier évêque. Il fut reconnu comme le soixante-huitième évêque de la Ville sainte et même le seul patriarche apostolique légitime. Le prophète aurait répondu au patriarche arménien dans un firman, dont la copie est toujours conservée au couvent de Saint-Jacques de Jérusalem. Si l'on peut discuter l'authenticité de ce document ¹¹³, il est certain que durant le Moyen-âge et l'époque moderne, chrétiens et musulmans agirent comme s'il était authentique.

Voici la traduction de ce firman :

« Lettre » de Mohamed, prophète de l'Islam, à Abraham, Patriarche arménien de Jérusalem.

« Moi, Mohamed, fils d'Abdullah, prophète et apôtre de Dieu, à Abraham, patriarche de Jérusalem, et aux évêques arméniens de Damas, et à ceux qui se trouvent dans les autres territoires musulmans, et aux peuples dépendant d'eux, c'est-à-dire aux Ethiopiens, Coptes et Syriens habitant Jérusalem, je leur ai concédé tous leurs couvents, églises, écoles, domaines et champs.

¹¹³ [Ndlr] Au point de vue des chercheurs en islamologie, ni ce « firman », ni aucune autre lettre émanant de Mahomet et signée de lui ne passe pour authentique : de tels documents sont au plus tôt postérieurs de 80 ans. Dès l'en-tête, on note l'anachronisme de l'appellation de *Islam* au sens actuel : elle ne prendra un tel sens qu'au cours du VIII^e siècle. Il en va de même du sens du mot *muslim* qui, dans le texte coranique, a seulement le sens de *soumis* (et *islam*, celui de *soumission*). Avant de prendre la dénomination de « musulmans », ceux-ci paraissent s'être donné le nom de *muhajirun* c'est-à-dire *ceux qui ont fait l'Hégire*, jusque dans ce même VIII^e siècle.

Moi apôtre de Dieu, par le témoignage de Dieu, de même que par le témoignage conscient de toutes les personnes, hommes et femmes, qui se trouvent ici, j'ai promis et donné les églises situées à Jérusalem, le sanctuaire de la Sainte-Résurrection et la grande église Saint-Jacques sise en face de la partie méridionale de la Ville sainte, à côté du monastère de Sion ; j'ai donné aussi le couvent des Oliviers et le couvent de la Prison du Seigneur, l'église de Bethléem et les chapelles Saint-Jean et de Samarie (Naplouse) et les oratoires situés à l'arrière du sanctuaire de la Sainte-Résurrection et la totalité des étages supérieurs et intérieurs du Golgotha et le tombeau du Christ où brûle la Lumière et tous les lieux de pèlerinage religieux, les montagnes, les vallées, les domaines et les acquisitions ; je les leur ai donnés au témoignage de Dieu, de l'apôtre de Dieu et de tous les croyants musulmans ¹¹⁴».

Ce texte va orienter de manière décisive les relations entre les Arméniens et les Musulmans ¹¹⁵.

Quant à des relations avec les peuples du monde latin (Espagnols, Francs et Romains), le fait ne doit pas surprendre davantage. Rappelons qu'en 649, un monastère arménien est attesté à Rome ¹¹⁶. Son activité était sans doute considérable puisque son abbé assista à un concile de l'Église romaine. De même, vers 642, un prince arménien, Artabasdos, fut exilé en Espagne par un empereur byzantin qui fut probablement Héraclius. Il ne dut pas partir seul dans le royaume Wisigoth où il se lia à une princesse de la famille royale, et

¹¹⁴ Texte dans RP Paylaguian, *Histoire ecclésiastique arménienne*, Paris, 1941, en arménien, p. 79-80 ; d'après la traduction française d'Albert Khazinedjian.

¹¹⁵ Ce texte s'est vu revêtir également de l'autorité de 'Umar, sans doute pour renforcer son « authenticité ». Sur la manière dont il a été respecté durant des siècles, voir *Des serviteurs fidèles, Les enfants de l'Arménie au service de l'État turc*, textes d'Anna Aleksanyan, Anahit Astoyan, Raymond Kévorkian, Dikran Kouymjian, Hasmik Stepanian, Ara Toranian et Maxime Yevadian, Lyon, Sources d'Arménie, « L'Arménie... une histoire, n° 1 », 2010, 192 pages, p. 13-19.

¹¹⁶ « Thalassus prêtre et abbé du monastère vénérable des Arméniens », Sansterre Jean-Marie, *Les moines Grecs et Orientaux à Rome, aux époques byzantine et carolingienne (milieu du VI^e s. - fin du IX^e s.)*, 2e série, LXVI, 1-1983, Bruxelles, Palais des Académies, « Mémoires de la Classe de Lettres », 1993, 225 et 257 pages (ab. : Sansterre, 1983), Sansterre, 1983, p. 10, d'après Mansi, X, 904 (on se reportera aux notes pour la copieuse bibliographie donnée par l'auteur qui n'est reprise que lorsqu'elle apporte des éléments positifs).

leur fils devint roi des Wisigoths entre 680-687 ¹¹⁷. Il est possible qu'une partie de sa suite soit retournée en Orient à la mort de l'empereur. Enfin, le fait que quelques années auparavant, en 591, l'évêque Syméon, fuyant la Perse et la servitude, achève sa vie à la cour des rois mérovingiens, témoigne de la réalité des liens entre les deux nations ¹¹⁸.

Restent les nations orientales. Les Arméniens avaient des relations avec l'Inde à l'époque d'Auguste comme le rapporte le géographe Strabon ¹¹⁹. Et l'une des plus anciennes mentions de chrétiens dans le sous-continent indien est lié à un pèlerinage d'Arméniens. En fait, il s'agit de la première source après la prédication apostolique. Les chrétiens du sud de l'Inde affirment posséder les preuves qu'un certain Thomas de Jérusalem, marchand arménien, serait venu s'établir, vers 345, près de la tombe de l'apôtre avec quatre cents chrétiens appartenant à soixante-douze familles. Le marchand devenu pèlerin aurait même reçu d'un roi local des privilèges gravés sur les plaques de cuivre, conservées jusqu'en 1603 et perdues au moment de leur envoi au Portugal. Les privilèges leur allouaient le droit de s'établir sur des terres, sur lesquelles ils construisirent la ville de Kuramaklur. Cette migration aurait renforcé la présence chrétienne dans la région et établi une base solide pour de futures relations avec l'Arménie ¹²⁰.

La mention des chrétiens de Chine s'insère donc dans un ensemble de relations entre l'Arménie et le reste du monde chrétien, qui est bien attesté par la documentation conservée. Il n'y a donc aucune raison de la remettre en cause. Au contraire, il faut souligner que le texte est bien établi sur ce point

¹¹⁷ Settapani Christian, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs, les princes caucasiens et l'Empire du VI^e au IX^e siècle*, Paris, De Boccard, « De l'Archéologie à l'Histoire », 2006, 642 pages, p. 224-231.

¹¹⁸ Grégoire de Tours, *Histoire des francs*, X, 24, Grégoire de Tours, *Libri historiarum X*, MGH, SS rer. Merov. I, 1, éd. Krusch Bruno, Hanovre 1937, p. 1-537, p. 515-516 ; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, trad. Latouche Robert Paris, Les Belles Lettres, 1965-1975, 328 et 360 pages, p. 302-303.

¹¹⁹ Strabon, *Geographica*, XIV, 2, 29 : « Ἐντεῦθεν δ' εἰς Μάζακα τὴν μητρόπολιν τῶν Καππαδόκων διὰ Σοάνδου καὶ Σαδακάρων ἑξακόσιοι ὁδοσκήκοντα ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὸν Εὐφράτην μέχρι Τομίσων χωρίου τῆς Σωφηνῆς διὰ Ἡρφῶν πολίχνης χίλιοι τετρακόσιοι τετταράκοντα. Τὰ δ' ἐπ' εὐθείας τούτοις μέχρι τῆς Ἰνδικῆς τὰ αὐτὰ κεῖται καὶ παρὰ τῇ Ἀρτεμιδιῶν ἄπερ καὶ παρὰ τῇ Ἐρατοσθένει », éd. Meineke August, Leipzig, B.G. Teubner, 1913, III Vols., VII-814-1238 pages, p. 925-926.

¹²⁰ DTC, XIV, 1941, c. 3093.

dans les deux manuscrits conservés ¹²¹. La prise en compte de l'Église de Chine par le Catholikos Sahak III est importante dans ce discours qui fera date et servira de modèle dans les futures relations de son Église avec l'Église byzantine. Cette mention témoigne de relations raisonnablement fréquentes entre l'Arménie et la Chine pour que le Catholikos sache qu'il y a une Église chrétienne et quelle est son orientation théologique. De plus, il nous semble que cette mention explicite dans ce texte à portée christologique témoigne de notre point de vue de l'orthodoxie de cette Église.

Après la découverte de la stèle de Si-n'gan-fou (à côté de Xi'an) de 781, les historiens étaient enclins à penser que les chrétiens de Chine, s'il y en avait, étaient tous « nestoriens ». Le témoignage du Catholikos Sahak III oblige à fortement nuancer cette position. Son *Discours* est opposé à la théologie de l'Église de l'Orient mais suppose d'être en communion avec celle de la Communauté chrétienne chinoise, laquelle pourrait remonter à la prédication de Thomas. Sa démarche serait alors celle d'un primat de l'Église fondée par Barthélemy qui s'adresserait fraternellement aux membres de l'Église fondée par son compagnon de mission, Thomas, ce qui n'est pas un mince symbole de communion.

Le dernier point que nous voudrions relever est qu'après ce texte, il faut attendre plusieurs siècles pour que les ecclésiastiques syriaques parlent à nouveau de chrétiens orthodoxes en Chine, cf. p. **Erreur ! Signet non défini.**

¹²¹ ACA, IX, 2008, p. 412.

Conclusion

Cette esquisse sur un thème immense, dont l'analyse est encore fort incomplète du fait que nous en sommes encore au début des recherches, présente au moins un intérêt, celui d'indiquer qu'en sortant quelque peu des axes traditionnels de l'historiographie, il est possible de faire des avancées réelles et profitables.

D'autre part, l'intensité des relations entre l'Arménie et les Églises d'Inde et de Chine nous semble d'ores et déjà acquise ; et, même si elle doit être reprise et complétée, elle donne une perspective nouvelle dont il faudra tenir compte à l'avenir. Aux époques d'expansion maximale de la Chine vers l'ouest, sous les Han d'abord, puis sous les Sui et Tang, dans la périphérie extérieure, Antioche et la Syrie étaient le point extrême du déploiement vers l'Occident, et l'Arménie était un allié, même si les conditions de cette alliance demeurent imprécises. Ni la Géorgie, qui n'apparaît pas dans les sources chinoises, ni l'Iran, qui était un barrage sur la route de la soie, ne semblent avoir joué ce rôle, ni même le Da Qin - l'Empire romain selon la perception actuelle de ce terme chinois, mais qui semble dans les sources chinoises embrasser tous les grands États situés à l'extrême Occident de la Chine et pouvant également embrasser l'Iran, voire la Grande-Arménie, trop à l'ouest et seulement en situation de réceptacle des soies chinoises. Tel est bien le rôle joué par l'État arménien, naturellement placé en situation de carrefour.

De plus, des chrétiens venus de l'extérieur, notamment les Arméniens, semblent avoir joué dès lors un rôle important, qui ne fut assumé par aucun autre peuple étranger à l'empire du Milieu, notamment dans l'histoire de l'État chinois à l'époque de sa patiente affirmation.

Enfin, la mention de l'Église de Chine par le Catholikos arménien Sahak III vers 691 est de nature à clore le débat sur l'existence de chrétiens en Chine et sur leurs croyances réelles.

Table des matières :

Introduction par M. Marc Fromager	7
He Xin-Lin : Un mantra à la gloire de la Vierge Marie ? À propos d'un « miroir divin »	13
Moreau Régis : Sources historiques sur la tradition de la venue de l'Apôtre saint Thomas en Chine.....	23
Guigain Frédéric : L'oralité de l'Évangile à l'époque apostolique au regard des <i>Actes de saint Thomas</i>	53
Ramelli Ilaria : L'arrivée de l'Évangile en Inde et la tradition sur saint Thomas.....	65
Perrier Pierre : De l'empire parthe jusqu'en Chine : la frise de Kong Wang Shan	79
Charbonnier Jean : Bilan d'une recherche encore en cours.....	115
Yevadian Maxime : Le Catholicos arménien Sahak III Dzoroporetsi et l'Église de Chine	123
Palliparambil George, Evêque de Miao : Les actes des Apôtres au pied de l'Himalaya	169
Anis Hanna op : L'évangélisation de la Mésopotamie aux premiers siècles, au regard du succès actuel des évangéliques dans le monde arabe	175
Humblot Pierre : Le Christ chez les Mollah : risquer l'évangélisation en Iran ?	183
Colomb Georges : Les obstacles à l'évangélisation en Asie et les défis posés aux instituts missionnaires	193
<i>Table Ronde Finale</i> - avec la participation de Mgr Hon Tai Fai -: Quelles perspectives pour l'Église en Asie ?	207

